

En avant la musique !

Recueil des nouvelles



**Concours d'écriture
Médiathèque Michèle Jennepin
Jacou**

2024

Catégorie jeunesse

 Un tempo plutôt endiablé, Noémie Becker	p.4
La boîte à musique, Jeanne Choquet	p.10
Le marchand de glace ensorcelé, Matteo Taulelle	p.14

Catégorie adulte

 La vie est belle, Laetitia Taulelle	p.16
A la vie, à la mort et au-delà, Maud Bouchard	p.20
La nuit tout est permis, Sandrine Bourouba	p.22
Impact, Laurine Dalle	p.25
Douce musique de l'espoir, Valérie Kammas	p.32

Un tempo plutôt endiable

Ce soir, c'était son dernier concert dans la ville. Elle espérait qu'elle viendrait. Elles se l'étaient promis il y a des années. Après les premières notes, la porte de la salle s'ouvrit... et une silhouette se dessina sur le seuil. Un vieillard entra. L'homme portait un cargo militaire. Il avait des cheveux gris et des yeux d'un bleu d'acier pénétrant. Ce n'était pas elle. Keila n'était pas venue. Roxane sentit ses yeux devenir humide. Elle rata deux notes de sa partition. La jeune fille sentit que son espoir quant au fait de revoir sa demi-sœur s'envolait. Manifestement, Keila n'avait pas jugé utile de se rendre au concert de sa sœur. Elle avait dû oublier sa promesse. Comme à son habitude. Le morceau se terminait. Roxane se redressa et fit face au public. Elle salua la foule d'un signe de main avant de se rasseoir, un sourire crispé sur les lèvres. La musicienne essaya de prendre sur elle et de se concentrer sur sa partition. Mi, Do, Sol #, Fa. La, Si, Do. Un nouveau morceau commença, il était unique. A la fois triste et mystérieux, il accrochait tous les esprits. Si Keila avait été là, elle aurait adoré. C'était en partie pour ça que Roxane avait écrit cette pièce. Pour elle. Sa sœur. C'était la fin du concert. Les musiciens saluèrent une dernière fois avant de quitter la scène sous les applaudissements du public, en liesse. Une fois dans les coulisses, Roxane se laissa tomber sur un fauteuil, la tête entre les mains. D'un coup, une voix la fit sursauter :

- Roxane ? Je crois que ce courrier est pour toi.

Roxane leva la tête. C'était Ives, le seul bassoniste de l'orchestre. Il lui tendait une enveloppe cachetée de cire rouge. La jeune clarinettiste le remercia d'un regard et décacheta l'enveloppe. Une écriture familière lui sauta aux yeux. Celle de sa demi-sœur.

Chère Roxane, je t'écris pour te faire savoir que je ne pourrai pas venir à ton concert ce soir. J'ai un empêchement de dernière minute. Comme tu le sais, mes journées sont très chargées. Si tu as besoin de me parler, rendez-vous ce soir, au parc Bocaud.

Tu me manques, affectueusement Keila.

Roxane relut encore et encore le message de sa demi-sœur. Quelque chose clochait. Mais quoi ? Elle n'aurait su le dire. Au bout d'une minute, un détail lui sauta aux yeux. Il était petit, certes, mais il faisait toute la différence. Keila écrivait en faisant des ronds à la place des points sur les i, les j, et à la fin des phrases. Ici, il n'y en avait pas. Ce qui signifiait que Keila n'avait jamais écrit ce message. De plus, elle travaillait à Paris et il était impossible qu'elle ait eu un empêchement si elle était en ce moment même à Jacou.

Roxane ne s'était pas rendu compte qu'elle pensait à voix haute jusqu'au moment où une voix criarde s'éleva dans son dos.

- Joli raisonnement mademoiselle Roxane.

La jeune fille se retourna vivement, ses cheveux noirs fouettant son visage. Devant elle, se tenait le vieil homme qui était apparu dans l'encadrement de la porte au début du spectacle. Il reprit d'une voix nasillarde :

- Je sais où est votre sœur Roxane. Elle est... chez Apollon. Dieu grec des musiciens. Et... elle est prisonnière. Ou du moins, en otage.

Roxane lui jeta un regard en coin avant de lâcher :

- Je ne vous crois pas.
- Ah oui ? répliqua l'homme, pourtant j'ai une preuve. Tenez.

Il tendit à la jeune fille le bracelet d'améthystes que Keila gardait tout le temps sur elle. Ce n'était pas possible. Ça ne pouvait pas être lui. Pourtant, il était là, devant ses yeux. Roxane planta ses yeux bleus dans ceux plus sombres du vieillard.

- Admettons que je vous crois juste un instant, comment récupérer ma demi-sœur ?
- C'est simple, rigola l'homme, il te suffit d'aller chez Apollon et de réaliser les trois travaux qu'il t'ordonnera de faire.
- Et comment le savez-vous ? contra Roxane.
- Parce qu'il m'a chargé de te le dire... Mais si tu préfères ignorer mon avertissement et laisser Keila mourir... Libre à toi.

Il fit deux pas vers la porte avant de la franchir. Roxane, prise de panique s'écria :

- Non ! C'est bon ! Je vous crois ! Comment je dois faire pour aller chez Apollon ?

L'homme se retourna et lâcha.

- Ce n'est pas à toi d'aller chez lui. Il viendra tout seul à toi. Demain matin. 9 heures. Sois prête.

Sans un regard en arrière, il disparut dans l'encadrement de la porte. Roxane se précipita sur sa clarinette, la glissa dans son étui et, d'un pas précipité rentra chez elle. Elle jeta un regard à la grande horloge dans son salon : 22h13. Roxane se jeta dans son lit et essaya de s'endormir. Quand elle y parvint, ce fut pour se retrouver dans un cauchemar où, sa demi-sœur la suppliait de la sauver et où Roxane en larmes ne pouvait rien faire si ce n'est assister à son supplice. Le lendemain matin, Roxane fut réveillée par la sonnette de son appartement.

La jeune fille sauta de son lit, et s'habilla en vitesse. Attrapant son sac à dos, elle se dépêcha d'aller ouvrir la porte. 8h59 ; un homme d'un âge indescrutable. Blond, les yeux bleus, avec un charme ravageur, il avait tout pour plaire. L'homme se contenta de sourire à Roxane avant de l'inviter à monter dans sa voiture, ce qu'elle fit sans hésitation. Le voyage dura une heure tout au plus, même s'il semblait avoir pris des décennies. Dès qu'elle descendit, Apollon l'amena dans un vaste palais de marbre blanc. Il alla s'asseoir sur un trône et s'éventa d'une main comme s'il avait chaud.

- Bonsoir Roxane. Comment vas-tu ?
- Où est Keila ? répondit-elle en guise de salutations.

Le Dieu s'esclaffa.

- Là où elle doit être pour que tu me sois utile... se contenta il de répondre. Mais, dis-moi, chère Roxane, tu n'es pas là pour discuter avec moi si ? Je crois que tu dois réaliser des épreuves que je suis seul à pouvoir réussir.
- Je ne vous crois pas, lâcha la fille, si vous pouviez faire ça, vous ne vous seriez pas abaissés à capturer ma demi-sœur.
- Que de suspicion pour une humaine, rigola Apollon, même si j'avoue que ces épreuves sont assez difficiles, rien de m'empêche de les faire en un claquement de doigts.
- Dans ce cas, pourquoi avoir capturé Keila, demanda Roxane.
- Eh bien, car j'avoue que tu m'intrigues et que je serais ravi de voir ce que tu es capable de faire.

Les poings crispés, Roxane essaya de contenir sa fureur. Elle se contenta juste de lâcher :

- Alors, quelles sont-elles ?
- De quoi ? s'amusa le Dieu.
- Les épreuves.
- Eh bien, on peut dire que tu es pressée pour une simple musicienne. On ne t'a jamais dit que la musique était une épreuve de patience ? Eh bien, en tout cas, on dirait que tu ne l'as pas assimilé.

Il marqua une pause, le temps de savourer son effet. Roxane était à deux doigts de lui sauter dessus en lui hurlant de libérer sa sœur, mais elle s'en abstint.

- Bon, reprit Apollon d'un ton plus sérieux, tu devras fabriquer une lyre, écrire un hymne en mon honneur et participer à un concours de musique en jouant de la lyre que tu auras fabriquée.
- Mais... répondit Roxane, je suis clarinettiste, pas lyrode ! Ce n'est pas juste !

Apollon leva un sourcil et lui répondit d'une voix moqueuse :

- Qui a dit que ça devrait être juste ? Je ne me souviens pas t'avoir parlé de ce détail... en attendant, au lieu de rouspéter, tu devrais commencer à travailler... Tu n'as qu'un jour pour fabriquer cette lyre alors... mets-toi au travail et arrête de pleurnicher !

Roxane ne perdit pas quelques précieuses secondes à protester. Elle se mit directement au travail. Sortant un crayon et un bout de papier de son sac, elle se mit à dessiner la lyre. Elle devait avoir une forme courbée, et les cordes qui tiendraient. Son croquis prit forme peu à peu. Ce n'était pas parfait, mais l'objet correspondait à la demande faite par le dieu. Roxane réfléchit pendant quelques heures aux matériaux qu'elle utiliserait et finit par opter pour du platine pour la base de l'instrument et des crins de chevaux pour faire office de cordes. Pendant des heures, elle dessina, esquissant au crayon des croquis de plus en plus en réalistes... au bout d'un moment, la fatigue prit le dessus dans l'esprit de Roxane. Pourtant, la musicienne refusa de se laisser aller au sommeil. La vie de sa sœur était en jeu. La jeune fille, les mains tremblantes prit un marteau, et une plaque de platine. Elle se mit sur une forge et commença à marteler la pièce de métal. Le temps s'écoula, indéterminable, seulement ponctué par les ricanements moqueurs d'Apollon. Au bout de ce qui lui sembla des heures, Roxane parvint à donner une forme courbée à sa plaque. S'estimant heureuse d'avoir réussi à faire la base de l'instrument en si peu de temps, la jeune fille s'autorisa un moment de satisfaction. Elle déchanta bien vite en entant le Dieu lui dire en se moquant :

- Plus que 12 heures, Roxane...

La jeune fille le fusilla du regard, résistant encore une fois à l'envie de le frapper et se remit au travail. Elle créa quelques trous dans la platine avant de prendre d'une main tremblante les crins de chevaux. Elle les plaça doucement dans les encoches et fit sonner l'instrument. Un son divin s'en échappa. Apollon sourit avant de lui dire :

- Passe-moi ta lyre.

Tentée de refuser, Roxane remit quand même l'instrument entre ses mains. Apollon fit un accord et se mit à chanter. Sa voix, comparable au soleil lui-même était veloutée. Une harmonie sans pareil s'échappait de sa gorge créant des paroles qui racontaient la naissance de la Terre, la puissance de l'océan et enfin, la beauté d'un soleil, réduisant tout sur son passage. Les heures passèrent, et Roxane restait là, à écouter le Dieu chanter. Puis, un son criard vint la tirer de sa rêverie. La lyre était là, par terre, ses cordes jonchant le sol et la platine déformée. Apollon regarda Roxane et lui dit dans un rictus :

- Et bien, je crois que tu dois tout recommencer...

Roxane ne réagit pas, toujours plongée dans son hébétude. Le Dieu poursuivit :

- Il te reste trois heures pour sauver Keila...

Le prénom de sa demi-sœur suffit à Roxane pour reprendre ses esprits. Elle maugréa contre le Dieu avant de recommencer à marteler ce qui restait de son instrument. Le temps défila et, au dernier moment, à la dernière seconde, Roxane plaça la dernière corde. Apollon s'écria :

- Le temps est terminé ! Passe-moi la lyre !

Roxane, les mains tremblantes, confia l'instrument au Dieu. Cette fois, ce fut une ode aux ténèbres mêmes qui résonna dans la pièce. Quand la dernière note sonna, Roxane avait les larmes aux yeux. Le Dieu lui sourit avant de lui dire :

- Je valide la première étape ! A partir de maintenant, tu as de nouveau un jour pour écrire une ode en mon honneur...

Roxane soupira. Quand s'arrêterait donc ce pétrin ?! La jeune fille prit un parchemin et de l'encre avant de se mettre sur la table. La jeune fille essaya de chercher de l'inspiration avant de se rendre à l'évidence... Elle était trop fatiguée pour écrire quoi que ce soit... Roxane réfléchit un moment avant de s'endormir. Bien qu'elle n'ait qu'un jour à sa disposition, quelques heures de sommeil ne lui feraient pas de mal.

Les heures s'écoulèrent. La musicienne fut réveillée en sursaut par la voix d'Apollon qui proclama :

- Plus que 30 minutes...

Roxane sentit alors son corps se réveiller. La jeune fille frôla le choc cardiaque en entendant le peu de temps qui lui restait. Elle se mit aussitôt debout, au travail. Plus déterminée que jamais, la jeune fille peinait pourtant à trouver des paroles. Bientôt, un murmure rempli de doutes vint lui emplir l'esprit.

Il manque quelque chose. Il manque quelque chose...

Roxane essaya d'ignorer cette pensée, sans y parvenir. Au bout de dix minutes, cette crainte était devenue plus que ça. C'était à présent une chose concrète. Une certitude.

Roxane au bord de l'hypertension ne comprenait pas ce qui se passait... Elle avait l'intime conviction que son ode ne plairait pas à Apollon... Ce qui se confirma quand le Dieu lui dit :

- Roxane... Tu n'es pas sur la bonne voie. Il faut que tu trouves autre chose, sinon, tu ne pourras pas sauver Keila.

Roxane lui répondit, les yeux embués par des larmes de colère, de tristesse et de frustration :

- Mais... Qu'est-ce que je peux faire ? J'essaie de faire de mon mieux. Comment puis-je faire plus ? Je ne comprends plus ce qui se passe.

La jeune fille se tourna vers le Dieu et lâcha la vérité qu'elle essayait de renier au plus profond d'elle-même.

- Je ne suis même pas sûre de pouvoir sauver ma sœur. Je... je ne suis même plus sûre d'avoir envie d'essayer.

A ces mots, un voile sombre se déposa sur les yeux d'Apollon. Un voile qui ressemblait fort à de la tristesse. Le Dieu Grec lui dit quand même dans un murmure :

- Je suis désolé, mais je ne peux pas t'aider. Je peux seulement te dire qu'il faut que tu écrives la vérité. Ce que tu penses vraiment de moi.

Cette dernière phrase parvint dans l'esprit de Roxane, lui causant la révélation dont elle avait besoin. La jeune fille retourna s'asseoir et se décida à changer d'approche. Elle dirait ce qu'elle pensait vraiment d'Apollon. Tant pis si ça ne lui plaisait pas. Il fallait juste que les paroles dévoilent au monde qui était ce Dieu, caché sous sa couverture de Roi du Soleil. Les gens méritaient de savoir.

Dès lors que cette pensée se fit dans l'esprit de la jeune fille, Roxane n'eut plus besoin de penser pour écrire. Les lettres semblèrent s'écrire seules sur la feuille. A la dernière minute, le texte était complet. L'ode était terminée. Apollon prit le parchemin des mains de la clarinettiste avant de déclamer :

Le soleil se levait, dans la cité des étoiles

Un Dieu arrivait, caché par un voile.

Sa voix résonnait, semblable à un songe

Mais c'était en fait, le timbre d'un mensonge.

Le poème continua, révélant vers après vers, la véritable nature, peu envieuse du Dieu. Cette ode mettait en avant le fait qu'Apollon, sous son apparence de modèle était en réalité un escroc, capable de tout faire, pour arriver à ses fins. Quand le chant se termina, la dernière note résonnait encore dans la pièce. Roxane jeta un coup d'œil au Dieu, se demandant si elle avait bien fait d'être aussi franche dans sa composition. Apollon la regarda avant de déclarer :

- Je n'aime pas ce que tu as écrit. Seulement... j'y perçois la vérité. Alors, même si ce n'est pas de gaieté de joie que je te l'annonce, tu peux passer à la dernière étape.

Le concours commence demain. Quant au morceau que tu veux jouer, je te laisse choisir.

Roxane hocha la tête avant de se retirer. La jeune fille réfléchit un instant avant de prendre la lyre et de commencer à apprendre à en jouer. Bizarrement, ce ne fut pas si difficile que ça. Ses doigts semblaient d'instinct se placer aux bons endroits. Ce problème résolu, il lui restait le choix du morceau. La jeune fille finit par opter pour un hymne intitulé ***Éblouie par la nuit***.

Ce chant expliquait qu'une lumière, même mortelle, ne pouvait rien face aux ténèbres. Roxane avait choisi ce chant, car il n'était pas sans lui rappeler sa propre histoire.

Pendant des heures, Roxane essaya d'apprendre à jouer de la lyre. Chose moins aisée que prévue, vu qu'elle devait chanter en même temps. Au bout d'un moment, Roxane décida de s'endormir. Le peu de rêves qu'elle fit furent consacrer à lui faire imaginer ce qui se passerait si elle échouait à gagner ce concours. Le lendemain, les premiers rayons du soleil réveillèrent la jeune fille. Elle se leva, s'habilla et demanda à Apollon de l'amener au concours. Le Dieu, après avoir passé une trentaine de minutes à s'esclaffer sur la prétendue incapacité des mortels à se débrouiller seuls, consentit à lui servir de chauffeur. Une fois parvenue au lieu de rassemblement, Roxane ne put s'empêcher de ressentir du trac. Il lui suffisait de regarder la centaine de concurrents qui passaient le concours pour sentir son poulx s'affoler.

Le temps d'attente ne fut pas long. Au bout de quelques heures, la jeune fille fut appelée. Roxane gravit les marches qui menaient à la scène avant de s'installer, lyre en main. Après avoir capté l'attention de tous les jurys, elle commença à jouer. Les paroles qu'elle prononça s'ancrèrent dans son esprit, la dotant d'une confiance encore inconnue d'elle-même. Après la fin de la représentation, la jeune fille fut ramenée dehors. Elle s'autorisa une petite pause et s'assit sur un banc. Des questions s'affichèrent une à une dans son esprit. Celle en tête de liste était bien sûr :

Comment ai-je pu me fourrer dans un tel pétrin ?!

Roxane repensa à ce qu'elle faisait, quelques jours en arrière. Son seul problème était alors de savoir si sa clarinette était bien accordée !

Elle se retrouvait à craindre pour la vie de Keila ! Comment tout avait-il pu évoluer aussi vite ? Cette nouvelle question restait cependant sans réponse.

Puis, une nouvelle interrogation pénétra les pensées de Roxane. Que faisaient toutes ses personnes ici ? Étaient-elles dans le même cas qu'elle ? Et si oui, comment faire en sachant que seule une d'entre elles sortirait vainqueur de ce concours ?

Le jury tira Roxane de ses pensées. D'une voie impassible, ils déclarèrent :

- La troisième place est attribuée à... Sophia Lemac !
- La seconde à... Roxane Hyldart !

Roxane n'entendit même pas qui était en première place, trop occupée à pleurer pour ça. C'était fini, elle avait perdu. À cause d'elle, Keila allait mourir. Les jurys se rapprochèrent des gagnants avant de leur remettre les prix. La médaille de seconde place fut passée autour du cou de la jeune fille, qui arrêta de retenir ses larmes. Elle monta dans la voiture d'Apollon avant de se faire raccompagner chez le Dieu. La clarinettiste pleura, encore et encore, refusant d'admettre la dure réalité. Elle avait perdu. Elle ne reverrait plus jamais Keila. Tout ça à cause d'un stupide concours où elle n'avait pas réussi à être la meilleure. Elle avait été deuxième, mais ce n'était pas suffisant... À ces mots, une révélation se fit dans son esprit. Apollon n'avait jamais précisé qu'elle devait gagner le concours. Seulement qu'elle devait y participer. Quand cette révélation se mit à jour dans son esprit, Apollon lança :

- Je me demandais quand tu te rendrais compte de ça...
- Comment savez-vous ce que je pense ? demanda Roxane.
- Je suis un Dieu, se contenta-t-il de répondre, un sourire énigmatique sur le visage.

Puis, il claqua des doigts et Roxane fut aspirée. Elle réapparut dans un couloir de sa maison. En face d'elle, elle aperçut une silhouette familière. Keila ! Roxane vit des larmes semblables à des perles rouler sur les joues de sa demi-sœur, peut-être les mêmes que celles qui coulaient sur son visage. Les deux filles s'étreignirent et tout s'effaça autour d'elles. Elles étaient seules, mais en même temps ensemble. Et rien ne pourrait plus les séparer.

La boîte à musique

C'était une petite boîte de musique que personne ne faisait jamais fonctionner. Ce soir-là, l'idée lui vint de s'en saisir...

Oui, ce petit garçon âgé de 10 ans à peine, nommé Benjamin, décida, on ne sait pourquoi, de la prendre et de l'emmener chez lui pour essayer de comprendre pourquoi tout le monde admirait cette boîte à musique sans jamais essayer de la faire fonctionner.

En rentrant chez lui, il s'assit sur son lit pour contempler cette mystérieuse boîte à musique. Il se concentra et posa toute son attention sur ce que pouvait être cette petite boîte et pourquoi personne ne la faisait jamais fonctionner.

Et d'un coup, tiré de ses pensées, il entendit sa mère l'appeler car c'était l'heure du souper. En descendant dans la cuisine, sa mère lui demanda : « pourquoi n'as-tu pas voulu jouer au pictionary avec nous en rentrant ? Tu m'as simplement répondu que non et tu as filé dans ta chambre ».

Alors il décida de lui mentir pour ne pas entendre de commentaires ni de critiques sur son enquête top secrète.

« J'avais des devoirs » dit Benjamin.

« Tu ne les avais pas faits hier ? » lui répondit sa mère soupçonneuse.

Benjamin lui répondit gêné : « j'avais besoin de revoir le lexique de sciences ».

« Bref, à table maintenant, la soupe va refroidir » lui répondit sa mère.

Après le repas, Benjamin monta dans sa chambre, cacha sa boîte à musique sous son lit et se coucha.

Le lendemain matin, Benjamin se leva de bonne heure et décida d'aller trouver son copain pour enquêter sur cette mystérieuse boîte. « Je vais chez Alex, je reviens ce midi » dit-il avant de claquer violement la porte derrière lui.

En arrivant chez Alexandre, il frappa trois coups en harmonie comme à son habitude. Et Alexandre vint lui ouvrir. Et c'est là qu'il le vit, en robe de chambre avec de grosse cernes sous les yeux...

Benjamin lui dit : « Rendez-vous au parc de Bocaud dans 5 minutes ».

« Oh non, je suis désolé Benji, tu sais bien que le dimanche je fais toujours la grasse mat'. Je viendrai te rejoindre dans une heure là-bas si tu veux jouer avec moi ».

« Non dépêche-toi d'aller te préparer, j'ai besoin de toi ! »

« D'accord, j'arrive mais je fais ça uniquement pour toi » lui répondit Alexandre dégouté.

Quelques minutes plus tard, Benjamin vit arriver Alexandre. « Ah ! Te voilà enfin, cela fait 10 minutes que je t'attends ».

« Du coup, pourquoi voulais-tu que je vienne ? »

Benjamin sortit la boîte à musique et la lui montra. « Tu dois surement connaître cette boîte, c'est celle qui se trouve sur la place de l'Europe ».

Alexandre lui dit affolé : « quoi ! Mais tu es fou ! Tu sais bien que tout le monde dit qu'elle est hantée ».

« Je ne crois pas aux fantômes ».

« Et puis, on n'est pas venu là pour raconter notre vie, nous sommes venus ici pour enquêter » lui rappela Benjamin.

« Que l'aventure commence ! » Dit-il en levant bravement le poing.

« Mais comment allons-nous faire ? Nous ne savons absolument rien sur cette boîte ».

« Eh bien, nous allons nous renseigner en allant aux ordinateurs de la médiathèque sur le champ ! » dit Benjamin.

Alors, ils se mirent en route pour aller à la médiathèque. Arrivés là-bas, ils allèrent au petit coin des ordinateurs et commencèrent leurs recherches.

« Essaie de chercher 'boîte à musique place de l'Europe' » dit Benjamin.

« Y'a rien » rétorqua Alexandre.

« Ou alors 'boîte à musique abandonnée' » proposa Benjamin.

« Rien non plus » répondit Alexandre.

« Ou alors 'boîte à musique abandonnée sur la place de l'Europe' ».

« Toujours rien »...

Plusieurs minutes s'écoulèrent, mais ils ne trouvaient toujours rien. Au bout d'un moment, ils vinrent à bout d'idées...

Pendant ce temps, dans son immeuble à la chaleur du soleil sur son balcon, Colette, la grand-mère de Benjamin observait les vendeurs du marché juste en bas de son immeuble. Soudain, elle tourna la tête pour sentir la légère brise du vent.

Et là, elle sursautât car elle venait juste de s'apercevoir que la boîte à musique religieuse n'était plus là ! Alors, elle se mit à réfléchir, réfléchir tellement qu'elle en eut mal à la tête.

Soudain, elle trouva et se dit : « Eh, mais cela peut être Benjamin qui l'a prise... Il m'en a parlé hier ! Oh non, si c'est lui qui l'a prise, il risque d'avoir de gros ennuis. Mince alors ! Hier, j'aurais dû lui dire qu'elle était sacrée et que c'était strictement interdit d'y toucher ! En plus, je suis quasiment sûre qu'il a embarqué son copain Alexandre dans cette malencontreuse histoire ».

Il faut que j'appelle sa mère pour la prévenir. Delphine sera surement me dire où il se trouve. Elle s'empara vivement du téléphone, tapa le numéro de sa fille et pris le téléphone à son oreille. « Allo Delphine, je crois que ton fils a pris la boîte à musique religieuse ».

« Quoi ? Mais enfin parle moins vite » dit Delphine.

« Je te disais que ton fils doit surement avoir en sa possession la boîte à musique religieuse » lui dit Colette en se forçant de ne pas crier.

« Tu en es vraiment sûre ? » Lui demanda Delphine.

« Et bien oui, la boîte à musique a disparu. Qui veux-tu que ce soit d'autre ? »

Et avant que Delphine n'ait eu le temps de dire un mot, Colette s'empressa de demander : « Tu sais où il est ? »

« Non, je ne le sais pas. Ce matin, il m'a juste dit qu'il partait jouer avec son copain Alexandre et qu'il reviendrait ce midi » l'informa Delphine.

« Mais nous ne pouvons pas attendre ce midi car d'ici là, une personne l'aura sûrement vu » lui dit la grand-mère de Benjamin.

Delphine cria dans le téléphone « Ne bouge pas, je viens te chercher pour partir à sa recherche ». Quelques minutes plus tard, elles étaient toutes les deux dans la voiture.

« Commençons par aller chercher sur la place de l'Europe » dit Delphine.

« Ils ne sont pas là » dit la grand-mère de Benjamin tout en remontant dans la voiture le plus vite possible.

« Ah mais voilà ! Je sais où ils sont ! » dit Delphine en allumant le moteur. « Ils doivent sûrement être à la médiathèque de Jacou ».

Pendant ce temps, nos amis Benjamin et Alexandre étaient en train de sortir de la médiathèque ! Alexandre demanda : « où allons-nous maintenant ? »

« Nous avons cherché partout où l'on pouvait avoir des indices sur cette boîte. Il ne reste maintenant plus qu'un seul endroit où nous pouvons avoir des informations. Je regrette, mais nous avons besoin de l'aide de ma mamie. Oui je sais que j'avais dit que nous ferions l'aventure tous seuls mais c'est vraiment notre dernière chance. Avant de me faire des commentaires, je vais t'expliquer en une phrase toute simple pourquoi demander à ma mamie...Elle habite ici depuis plus de 20 ans et Jacou n'a aucun secret pour elle ».

Après toutes les paroles dites par Benjamin, ils s'arrêtèrent devant le parking se regardant tout les deux dans les yeux.

D'un coup, ils sursautèrent. Delphine et la grand-mère de Benjamin les avaient trouvés ! Elles klaxonnaient et faisaient de grands gestes pour leur dire de les attendre. La grand-mère de Benjamin n'attendit même pas que Delphine arrête le moteur pour sortir et tomba dans les bras de Benjamin.

« Tu nous as fait une de ses peurs ! Vite, montez à l'arrière de la voiture. Quant à toi Benjamin, dépêche-toi de cacher la boîte à musique ».

Une fois montés dans la voiture, Benjamin demanda un peu en colère : « Comment avez-vous fait pour savoir que j'avais la boîte à musique et que je me trouvais sur la place qui se trouve devant la médiathèque ? »

« Eh pep pep, avant de nous gronder sur quoi que se soit, c'est à nous que tu dois des explications. Tu ne sais pas à quel point nous avons eu peur » lui dit sa mère d'une voix un peu énervée.

Elle arrêta la voiture juste devant l'immeuble de la grand-mère de Benjamin et dit : « je vous laisse avec ta grand-mère, elle va vous raconter quelque chose de très important à savoir ». Une fois arrivés dans son appartement, Colette les invita à s'asseoir dans le salon.

« Bon, les enfants, il faudrait que vous sachiez un peu plus de choses sur cette boîte à musique » commença la grand-mère de Benjamin...

« C'est une très longue histoire. C'est justement pour ça que ta mère, Benjamin, n'est pas restée. Pour commencer, il y a une quinzaine d'années, nous avons pensé que notre dieu aimerait sûrement le son d'une boîte à musique. Alors, le maire ayant retrouvé la boîte à musique à laquelle il tenait énormément quand il était petit, décida, en hommage, de l'offrir à notre dieu et que tous les 15 ans, nous la ferions fonctionner pendant 1 heure.

Quand, ce matin, j'ai remarqué que la boîte à musique religieuse, comme on la nomme aujourd'hui, n'était plus là, je me suis mise à paniquer.

J'ai fini par comprendre, au bout de plusieurs minutes de réflexion, que cela pouvait être toi car tu m'en avais parlé hier. Alors, j'ai appelé Delphine et c'est là que nous nous sommes mises à chercher et nous avons fini par en conclure que tu devais sûrement te trouver à la médiathèque pour te renseigner. D'ailleurs, aujourd'hui, comme la boîte à musique est religieuse, il est strictement interdit d'y toucher ».

« Mais d'ailleurs, je n'ai plus la boîte à musique dans ma poche ! » dit Benjamin affolé.

« Ta mère te l'a justement prise pour vite la remettre à sa place et perpétuer la tradition » termina Colette.

Le marchand de glace ensorcelé

Lors d'une nuit calme à Jacou, vous décidez de vous octroyer une balade nocturne quand soudain vous entendez une petite mélodie. De nature curieux, vous décidez de chercher d'où provient cette musique. C'est alors que vous tombez nez à nez avec un camion de glace. Mais que fait-il à Jacou et surtout en plein milieu de la nuit ?

Pourquoi y a-t-il un camion de glace à Jacou et surtout en pleine nuit ?

CHAPITRE 1 La transformation

Vous vous laissez tenter. Le camion de glace de toutes les couleurs s'arrête en face de vous. Vous vous mettez sur le côté du camion de toutes les couleurs. Et une porte s'ouvre. Vous rentrez à l'intérieur et la porte se referme... Vous appuyez sur le bouton... Mais au lieu qu'il y ait une lampe il y a plein de notes de musique accrochées au plafond, en regardant de plus près vous voyez qu'elles dorment.

Vous voyez plein de gros distributeurs de glaces géantes de différente couleur. Vous essayez d'ouvrir la porte mais il y a un bruit. Vous cherchez l'interrupteur... Vous vous retournez et vous voyez une guitare avec des bras et des jambes. Au début, vous croyez que c'est un portemanteau mais quand vous vous rapprochez plus près vous voyez que ça bouge...

La guitare dit : « Je suis le marchand de glace, j'ai été victime d'un sort, voulez-vous goûter à une de mes glaces ? » Vous acceptez. Vous mangez la glace que vous avez choisie qui est jaune goût citron, quelques minutes passent...

Votre main commence à s'effacer et votre corps commence à disparaître en laissant place à une note de musique jaune. Vous vous êtes transformé en note de musique jaune avec des bras et des jambes. Vous vous rendez compte que vous n'êtes pas le seul, tous les habitants de Jacou se sont transformés en note de musique.

Vous prenez votre téléphone, il était dans votre poche avant la transformation et vous appelez le maire. Le téléphone du maire sonne, le maire endormi se leva et s'étira. Le maire vous écoute :

« - Bonjour monsieur le maire, je suis enfermé dans un camion de glace. Je me suis transformé en note de musique jaune, en mangeant une glace jaune citron, et d'autres personnes sont avec moi, pouvez-vous s'il vous plaît chercher la formule magique pour nous libérer du sort ?

Il faut chercher dans tous les endroits possibles.

-D'accord, je vais faire tout mon possible, comptez sur moi. »

Il vous reconnaît car vous avez écrit votre nom sur vous avec le stylo qui était avec le téléphone et le maire a vérifié qui vous êtes. Le maire raccrocha, se leva en vitesse, alla dans la salle de bain pour se rincer le visage et descendit les escaliers, pris son manteau, ouvrit la porte, rentra dans sa voiture et le maire se dirigea vers la médiathèque de JACOU.

Chapitre II Le sauveur

Il va à la médiathèque de JACOU. Le maire, chercha dans tous les rayons, soudain, il vit un homme très bizarre voler un livre pour faire de mauvais sorts...

Le maire suivit l'homme très bizarre. L'homme très bizarre courut dans la médiathèque vers la sortie et rentra dans sa voiture noire. Le maire se cacha dans le coffre de la voiture noire du voleur très bizarre.

Le voleur très bizarre alla dans une maison de luxe. Tout était avec des pierres précieuses : de l'or, de l'émeraude, du diamant, du cristal, des dollars, des billets. Il rentra dans une forteresse, il y a même des gardes, des soldats. La voiture s'arrêta.

L'homme très bizarre sortit de la voiture noire et alla dans une salle avec beaucoup de trésors volés, puis disparut. L'homme très bizarre posa le livre des mauvais sorts dans la cuisine et monta les escaliers puis alla dans sa chambre pour dormir.

Le maire sortit de sa cachette et alla dans la cuisine, il récupéra le livre. A 7h00, tout à coup, l'homme très bizarre se leva de son lit et descendit des escaliers pour prendre son petit déjeuner.

Le maire courut se cacher dans le coffre de la voiture noire du voleur très bizarre laissé ouvert puis le maire une fois à l'intérieur referma le coffre de la voiture noire du voleur très bizarre.

Le voleur très bizarre rentra dans sa voiture noire pour voler ce qui manque à son petit déjeuner. L'épicerie est restée ouverte, car l'épicier est déjà transformé en note de musique, le voleur entra dans la boutique et prit une brique de jus de fruit.

Le maire sortit du coffre de la voiture noire du voleur très bizarre prit le livre et il vous appela. Vous entendez la sonnerie de votre téléphone sonner puis le maire vous dit qu'il croit avoir trouvé le livre qui peut être est le livre qui peut vous délivrer du sort fait par la glace jaune. Vous lui dites que la voiture est arrêtée au-dessus de la plaque de la rue Jean Pierre Chabrol.

Le maire cherche un véhicule pour aller vous sauver. A la mairie il a tous les plans de la ville, il cherche le nom de la rue. Il trouva une voiture abandonnée. Il trouva les clés accrochées à la vieille voiture et démarra l'engin. Il arriva devant le camion de glace de toutes les couleurs.

Le maire défonça la porte du camion de glace de toutes les couleurs et dit l'incantation pour conjurer le sort.

La guitare et toutes les notes de musique redeviennent humaines car leurs mains réapparaissent et les notes de musique commencent à disparaître laissant la place à leur corps d'humain.

Ils font un banquet en mangeant des pizzas et font un bon feu avec le livre de la formule magique pour qu'une autre personne ne l'utilise plus. La fête dure tout l'après-midi jusqu'à dix-neuf heures du soir.

La vie est belle

C'était une petite boîte de musique que personne ne faisait fonctionner. Ce soir-là, l'idée lui vint de s'en saisir. Nadia regarda attentivement l'objet. Elle vit la manivelle sur le côté. La boîte était ronde, bleu ciel parsemée de jolies plumes finement dessinées. Elle tourna la manivelle jusqu'au bout, après un petit cliquetis, une musique douce se fit entendre :

« Ta...ta... tada...ta, tada, ta, tada, ta, tada...ta, ...ta, tada, ...ta, tada, ta,tada, ta,tada ».

Cette musique lui disait quelque chose. Elle tourna la manivelle pour la réécouter. Elle avait les larmes aux yeux bien qu'elle n'arrivait pas à identifier la musique. Elle regarda sa montre, il était 18h00, il fallait partir, elle aurait un peu de retard à la collecte de jouets du Secours Populaire.

Séverine lui avait apporté les jouets de sa petite-fille afin qu'ils puissent profiter à d'autres enfants. Nadia est bénévole à l'association depuis cinq ans et va les jeudis soir tous les quinze jours apporter son aide au tri, au nettoyage et à la remise en état des objets collectés. Cette boîte de musique faisait partie des dons. Elle mit son manteau, et ouvrit un sac pour y insérer les jouets à apporter. Quand ce fut le tour de la boîte de musique, elle s'arrêta prise d'une vive émotion... Sans savoir pourquoi elle décida de la garder un peu... Elle l'apporterait la prochaine fois. La boîte resta sur le buffet du salon. Elle prit son sac à main au passage, sortit, ferma la porte et marcha en direction de la station de tramway.

Quelques jours plus tard, pendant qu'elle dépoussiérait le buffet, elle revit la boîte à musique, Elle l'a fit fonctionner à nouveau et toujours cette vive émotion. Elle la reposa et se remit à son ménage.

Nadia, la quarantaine passée, a deux enfants, Louis et Océane, loin de la maison pour faire les études et démarrer dans le monde du travail. Le cœur sur la main, elle s'occupe des autres mieux que d'elle-même. Aux petits soins pour Éric, son mari, attentive à ses enfants malgré la distance, sans cesse disponible professionnellement, amicalement et socialement.

Mais elle dans tout ça !

Grisée par la vie, elle cherche de l'élan, de la joie de vivre. Une joie de vivre, un espoir de vivre heureuse dans ce monde instable.

Nadia avance, elle sait que l'humain est capable de belles choses, porteur de beaucoup d'espoir mais peut aussi être impitoyable, insensible et nuisible. Le temps défile, elle avance sans impulsion. Elle a plein d'envies, d'actions mais n'a pas l'énergie, la volonté de les réaliser. Elle voudrait voir ses enfants ne serait-ce qu'un week-end, partir en voyage, ouvrir une boutique mais le découragement la rattrape puisqu'elle ne veut pas s'imposer, ne veut pas prendre de risque puisque le danger est imprévisible, il peut être au coin de la rue. Elle avance mais ses pensées la rendent inactive, ses pensées qui avec le temps deviennent des regrets. La vie ne peut être construite sur des regrets.

Quelques jours plus tard, la boîte à musique est toujours au même endroit. Nadia, une tasse de thé dans la main, reprend la boîte, ouvre la porte coulissante et s'installe sur la terrasse.

Elle tourne la manivelle, écoute la musique tout en pensant à Océane, cela fait quatre mois qu'elles ne se sont pas vues ; « Et si je montais la voir le week-end prochain » dit-elle, « Non, ce n'est pas raisonnable, je ne veux pas m'imposer ». La musique s'arrête elle tourne à nouveau.

« Après tout, je peux toujours lui demander ». Prise dans cette détermination, elle appelle sa fille et lui propose. Celle-ci, très enthousiaste accepte sans hésitation et les voilà parties dans des projets pour le week-end suivant. Nadia satisfaite finit de se préparer avant de partir travailler.

Le week-end mère-fille se passe, c'est un succès... Il faudra recommencer.

Mais avec Louis, ce sera plus difficile pense-t-elle, il a une copine. La dernière chose dont il aurait envie c'est de voir sa mère arriver chez lui. La musique de la boîte retentit et toute ses hésitations s'envolent... Éric et moi pourrions visiter Bordeaux en prenant une location et en profiter pour voir Louis. C'est décidé. « Bonjour Louis, ton père et moi envisageons de venir à Bordeaux au mois de mai... Ce serait l'occasion de se voir, qu'en penses-tu ? » Son fils approuve. Elle raccroche contente, elle réalise, honteuse, qu'elle n'a pas informé son mari, mais la fierté d'avoir pris les devants, l'assurance dont elle a fait preuve prennent le dessus. Si bien que le soir, quand Éric rentre du travail elle l'embrasse et lui dit naturellement ; « Chéri, il faudra rapidement fixer des jours pour aller à Bordeaux et nous profiterons de ce séjour pour voir Louis ». Surpris il la regarda sans dire un mot.

Les jours défilent, la boîte de musique est toujours là, pourtant Nadia est retournée à deux reprises à l'association. Sans pouvoir l'expliquer, elle ressent le besoin de la faire fonctionner. Cette musique qui au départ paraissait simplement l'émouvoir, l'apaise et même l'encourage. Cette émotion vive ressentie au départ, serait-elle le lourd bagage de frustrations, de craintes qu'elle traîne ? Quand les enfants étaient petits ou même avant leur naissance, elle partait dans des projets, elle vivait des expériences, elle ne réfléchissait pas longtemps, il lui arrivait qu'elle ne réfléchît pas, elle fonçait.

C'est bizarre, si cette musique lui donnait l'impulsion, l'envie d'aller de l'avant, de vivre tout simplement ?

Les semaines défilent, elle reprend confiance en la vie, accepte les risques qui peuvent survenir et met à exécution les plans longtemps enfouis : Apprendre l'italien, se mettre à la zumba, organiser un voyage à Rome et même commencer une formation « Je crée mon auto-entreprise ». Elle a maintenant l'assurance nécessaire, rien ne pourra l'arrêter. Nadia pense à son amie Cécile, avec cet élan qui anime ces dernières semaines, elle prend son téléphone : « Bonjour Cécile, comment vas-tu ? Ça fait un moment qu'on n'a pas passé un après-midi ensemble. Veux-tu venir à la maison vendredi ? » Avec plaisir, nous rattraperons le temps perdu » répondit-elle.

Vendredi arrive vite. Nadia, heureuse de recevoir son amie, s'est affairée en cuisine pour préparer du thé, du jus de fruits maison, des muffins à la châtaigne et sa recette de crème anglaise. Cécile sonne, Nadia, lui ouvre, elles se font la bise. Il y a un petit vent, Cécile garde son manteau et elles se dirigent vers la terrasse ensoleillée. Les bourgeons du pommier sortent déjà pour un mois de mars, il ferait presque trop chaud au soleil.

Cécile s'installe sur un fauteuil en rotin pendant que Nadia retourne dans sa cuisine chercher le plateau de boissons et de douceurs.

« Nadia, à chaque fois tu me chouchoutes... » Nadia sert le thé, tend à son amie une assiette remplie d'un muffin et ajoute sur le dessus de la crème anglaise. Elle fait de même pour elle.

Cécile lui demande des nouvelles d'Éric, des enfants :

« Louis est à Bordeaux, c'est sa dernière année de marketing, en alternance entre l'école et une entreprise. Il a une copine. Éric et moi irons lui rendre visite en mai. Océane va bien, elle est à Nice. Elle travaille au musée d'océanographie de Monaco et prépare un master en biologie

marine... Éric a son train-train boulot/dodo/tennis. Nous sortons quelquefois. Et Yves, comment va-t-il ? Et Vanessa, Sacha... ça fait longtemps, Sacha a quel âge maintenant ?

- Cinq ans... Yves se porte bien, il s'est mis au golf. Il a un collègue de travail qui fait du golf depuis une dizaine d'années, il l'a initié, depuis Yves passe ses samedis sur les pelouses. Vanessa me contrarie beaucoup, Elle est revenue à la maison avec Sacha. Son couple allait de plus en plus mal, elle n'a pas voulu m'en dire plus mais je soupçonne son compagnon d'avoir été violent envers elle. Cela fait cinq mois qu'elle est avec nous à la maison. Sacha est encore petit mais il a dû connaître des situations difficiles. Sacha qui était un garçon souriant, plein de vie, sociable, il y a deux ans, et aujourd'hui silencieux, craintif au moindre bruit à proximité et au moindre geste à son égard. Depuis qu'ils sont venus habiter avec nous, je ne l'ai pas vu sourire. Je suis vraiment inquiète. Vanessa prend des anti-dépresseurs, elle a trouvé un boulot de secrétaire en ville, mais elle occupe ses temps libres avec ses amis, laissant nous occuper de Sacha. Je lui ai dit que Sacha a besoin d'elle, qu'il faut qu'elle soit plus présente pour lui, qu'ils devraient aller voir quelqu'un pour parler mais elle ne me répond jamais et la situation reste inchangée ».

Les deux amies enchaînent les sujets de discussions, après la famille, les loisirs, les projets. D'ailleurs, Nadia informe Cécile de son projet de boutique. La soirée arrive vite et les deux amies se quittent en fixant un apéro dinatoire chez Cécile samedi 25 mars, dans trois semaines.

Éric et Nadia arrivent devant la maison de Cécile. Yves, Cécile et Sacha les attendent dans le salon, Yves alimente le feu du poêle, Sacha joue à son circuit de voitures et Cécile termine ses verrines au saumon. Après les embrassades, Nadia s'approche de Sacha :

« Bonjour petit bonhomme, comment vas-tu ? J'ai un petit cadeau pour toi. Tu aimes la musique ? » Nadia lui tend la boîte à musique.

Auparavant, elle avait décidé d'apporter la boîte à musique. Elle ne pouvait pas la garder, elle ne lui était pas destinée. Sacha la fixa du regard avec un mouvement de retrait : « Tu sais ce que c'est... c'est une boîte à musique. Tu tournes la manivelle sur le côté et la musique commence. Elle tourna la manivelle et la musique commença.

« Ta...ta... tada...ta, tada, ta, tada, ta, tada...ta, ...ta, tada,...ta, tada, ta,tada, ta,tada ».

Sacha ouvrit de grands yeux, écouta la musique et un petit sourire apparût à la surprise générale. Quand la musique s'arrête : « Encore... encore madame » demanda-t-il. « Je suis contente que ça te plaise » dit Nadia. Cécile a les larmes aux yeux.

« Tu sais, je t'ai apporté un autre cadeau ». Elle lui donna un paquet emballé de bleu et d'étoiles. Il déchira le papier, ouvrit délicatement le livre sur les animaux de la forêt. « Merci madame ». Il regarda attentivement les pages du livre, prit à nouveau la boîte à musique et s'essaya à la faire fonctionner. Il s'y reprit plusieurs fois pour l'actionner et tourner la manivelle jusqu'au bout, elle était difficile à tourner pour une petite main d'enfant. Et puis « Ta...ta... tada...ta, tada, ta, tada, ta, tada...ta, ...ta, tada, ...ta, tada, ta,tada, ta,tada ».

Les adultes étaient en train de discuter. A la reprise de la musique, Cécile demanda à Nadia : « J'ai déjà entendu cette musique, quel est le titre du morceau ?

- Moi aussi, je l'ai déjà entendue mais je n'ai pas retrouvé son titre ? répondit Nadia

- Ce n'est pas une musique de film ?

- D'un film ? Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

- Ce n'était pas un film italien où ça parlait de la guerre. Nadia, Tu connais mon côté cinéphile, il me semble que c'était un film primé et en plus j'ai un CD de Bandes Originales peut-être qu'on le retrouvera dedans. J'adore écouter les B.O. à mes heures perdues. Qu'en pensez-vous ? » Nadia et leurs époux approuvèrent. Elle inséra le CD dans la chaîne hifi. « Et puis, si on ne trouve pas la musique, cela fera un fond musical, une ambiance. On finira peut-être la soirée en quizz musical.

- Comme tu veux. Après tout, ça fait longtemps qu'on n'a pas fait de karaokés ou de quizz musicaux, qu'est-ce qu'on a passé des soirées entre filles au *Charleston's*. »

Les mignardises, soufflets divers et variés, bref l'apéro dinatoire continua. La musique aussi. La boîte à musique est quelquefois actionnée par Sacha entre deux courses de voitures. Et puis, une musique du CD et la mélodie de la boîte, fonctionnant fortuitement ensemble, coïncidèrent.

« Ta...ta... tada...ta, tada, ta, tada, ta, tada...ta, ...ta, tada,...ta, tada, ta,tada, ta,tada ».

Nadia qui était en train de parler de sa formation s'arrêta net : « C'est celle-là, Cécile c'est celle-là ». Dans le salon plus de bruit, rien que la musique. Cécile se leva, prit la boîte du CD « Film *La vie est belle*, 1997, de Nicola Piovani, *la notte di favola*, Prix du jury festival de Cannes. ». Nadia murmura « la vie est belle ».

- Maintenant je me souviens reprit Cécile. Tu sais c'est le film avec l'italien, le comique, le papa avec le petit garçon pendant la guerre, en 44 ». Et elle se mit à raconter l'histoire et ses impressions sur le film. Nadia n'écoutait qu'à moitié, elle restait sur cette phrase, « *La vie est belle* ». On aurait dit que cette boîte, reçue par hasard, lui avait donné ce message. Message qui avait été l'élan, l'entrain qui manquait depuis le départ d'Océane. Il lui a fallu du tâtonnement, la musique qui sans le savoir lui donnait des impulsions. Aujourd'hui elle avait surmonté, elle se sentait forte, prête à franchir des montagnes.

« Cette boîte aidera Sacha, elle l'accompagnera tout le temps qu'il en aura besoin. » Elle en était certaine. C'était idiot mais elle dirigea son regard sur la boîte posée parmi les voitures de Sacha et elle se surprit à dire discrètement « merci ». Une chose simple, qui semble sans importance peut apporter beaucoup à celui qui prend le temps de s'y arrêter.

À la vie, à la mort et au-delà

Ce soir, c'était son dernier concert dans la ville. Il espérait qu'elle viendrait. Ils se l'étaient promis il y a des années. Après les premières notes, la porte de la salle s'ouvrit. La lumière de l'ouvreuse parcourut la salle. De manière discrète certes mais cela suffit tout de même à le perturber. Des retardataires, il y en avait soirs après soirs, il n'y accordait peu d'importance d'habitude. Mais ce soir, cela le dérangerait particulièrement. Et si c'était elle... Il aurait pu détacher ses yeux de sa partition et scruter cette ombre pour en deviner la silhouette, cela n'est pas un problème pour un virtuose. Mais non, il resta les yeux dans le vague, il craignait d'être déçu. Elle n'était pas venue jusqu'à maintenant, pourquoi viendrait-elle le dernier soir ?

Depuis le début de sa tournée, il était impatient de jouer à Singapour. Il décomptait les mois, puis les jours, de plus en plus fébrilement. Certainement en vain, elle avait dû oublier ou passer à autre chose. Habitait-elle même encore dans cette ville ? L'annonce de son départ avait eu un effet dévastateur. Il s'en rappelait comme si c'était hier. Sur le coup il n'avait pas compris. Elle lui parlait de sa vie étriquée à Paris, de son sentiment de ne pas pouvoir poursuivre ses rêves, ses envies de voyages. Mais que pouvait-il bien faire ? Il avait été reçu à l'Orchestre de Paris. Il avait travaillé durement pour réussir le concours. Sa carrière commençait tout juste, son parcours étant, quant à lui, tout tracé. Il chercha à la rassurer, lui disant qu'ils allaient en voir du pays, que tout commençait pour eux. Cependant, elle ne voulait pas vivre sa vie à lui mais bien débiter la sienne. Elle ne s'était jamais épanouie dans son travail, elle n'avait jamais vraiment su pour quoi elle était faite. Elle voulait se trouver.

Après son départ, le manque d'elle était prégnant, constant, c'était dur, c'était déchirant. La douleur diffusait dans son être dès le matin au réveil mais il fallait avancer, réussir, ne pas décevoir. Il n'avait pas le choix, il fallait supporter la peine, jouer sa partition tout au long de la journée. Ils s'écrivaient des messages, beaucoup au début, cela lui faisait comme un cataplasme qui l'apaisait furtivement, elle était là quand même. Il demandait sa dose régulière, comme un addict en manque, qu'aucune autre substance ne calmait. Les nuits étaient encore plus difficiles, la chaleur de son corps, son odeur, sa respiration lente étaient devenus indispensables à son endormissement.

Et puis un jour, tout prit une autre tournure, elle lui annonça qu'elle partait à Singapour faire du bénévolat. Qu'elle avait besoin de couper les ponts avec lui pour pouvoir se construire. Elle lui dit qu'elle n'allait plus répondre à ses messages mais lui promit que s'il jouait un jour à Singapour, elle viendrait le voir.

L'annonce l'a plongé dans un abîme, ne plus la lire, ne plus avoir de contact avec elle, c'était un deuil trop douloureux à faire. Comment vivre sans elle, comment ne plus rien savoir d'elle ? Ils avaient été tellement tout l'un pour l'autre, des âmes sœurs, des êtres liés à la vie, à la mort et au-delà. Avancer sans elle semblait totalement dérisoire. Il comprît ce jour-là qu'il avait toujours espéré qu'elle revienne, que c'était impensable qu'elle puisse vouloir vivre sans lui. Il fit alors une profonde dépression, passât ses journées et ses nuits à pleurer, prit des médicaments pour anesthésier la douleur, enchaîna sans cesse le concerto pour violon en ré majeur, opus 35, de Tchaïkovski, ce chef d'œuvre sur lequel il ne pouvait retenir ses larmes. Et puis, un soir de grande ivresse, il se fit une promesse, passer tous les grades, de violon II à violon I, travailler encore et encore pour réussir le concours de soliste avec pour dessein ultime de pouvoir faire une tournée internationale. Il allait tenir sa promesse.

Il en était là de ses pensées quand le récital prit fin. C'était une représentation qui évoquait pour lui un bilan de quasi toute sa vie d'adulte. Le public l'adulait, les fleurs étaient projetées en

nombre sur la scène. Ce triomphe, ces applaudissements tonitruants sont généralement la récompense du musicien, la nourriture de son élan vital, sa raison de jouer. Lui, resta interdit, comme paralysé par une peur de plus en plus marquée. Il manqua de s'évanouir tant la pression était forte. Et s'il avait fait tout ça pour rien ? Il en ressentit une profonde détresse. Subitement, la lumière des projecteurs l'aveugla, le bruit devint assourdissant, l'odeur de la salle sembla insupportable. Il fallait qu'il se reprenne. Par chance, le directeur du majestueux Victoria Concert Hall vint sur scène pour le remercier et l'emmener dans sa loge.

L'atmosphère était festive à son arrivée, le champagne coulait à flot, les invités triés sur le volet venaient le féliciter de toute part. Il tentait de faire bonne figure, de répondre de manière courtoise aux sollicitations. Il jetait de rapides coups d'œil à la porte de sa loge, on ne sait jamais, un miracle peut arriver. Ce concert était le dernier de la série, il avait expressément demandé à son tourneur de se produire à Singapour en dernier. Ça n'était pas prévu initialement mais ce fût une condition *sine qua none* pour faire la tournée. Il s'avait qu'après ce dernier concert, il allait avoir besoin de prendre du temps, seul, pour digérer ce qui s'est passé, quelle que soit l'issue.

Après un énième coup d'œil à la porte, qu'il jugea désespéré, son cœur se mit à battre si fort qu'il crût qu'il allait s'arrêter. Elle était là, figée, haletante, dans l'embrasure. Elle avait changé, ses traits avaient vieilli mais elle avait toujours son air enfantin. Elle le regarda d'un regard troublant qu'il ne pouvait plus lâcher. Ce regard qui disait tout. À la fois qu'elle avait tenu sa promesse, qu'il était encore quelqu'un pour elle, qu'elle était là, enfin. Les larmes commencèrent à couler sur ses joues. Des larmes qui contenaient toute la douleur retenue, encore profondément ancrée dans son corps. De ces années sans elle, de son manque d'elle, de tous les sacrifices qu'il avait fait pour la retrouver un jour, dans ce pari fou que seule une détermination incommensurable peut atteindre. Elle resta prostrée, pleurant à son tour, son regard toujours plongé au plus profond du sien. Il se dit que la vie était parfois cruelle, qu'elle séparait les âmes les plus liées pour pouvoir les faire évoluer. Que c'était comme ça, qu'il n'y avait pas de regrets à avoir, que c'était leur destinée. Il espérait qu'elle était heureuse et s'imagina qu'elle avait certainement beaucoup de choses à lui raconter. Elle vint alors à sa rencontre et c'était comme s'ils ne s'étaient jamais quittés. Il la prit dans ses bras, ferma les yeux et respira profondément. Il avait vécu ces dix dernières années rien que pour ce moment. Alors, blotti dans ses bras, dans l'intensité de cet instant, il pensa que même s'ils n'étaient plus des amoureux, des amants ou des amis, ils resteraient à tout jamais des âmes sœurs liées à la vie, à la mort et au-delà.

La nuit, tout est permis

Lors d'une nuit calme à Jacou, je décide de m'octroyer une balade nocturne quand soudain j'entends une petite mélodie. De nature curieuse, je décide de chercher d'où provient cette musique. C'est alors que je tombe nez à nez avec un camion de glace. Mais que fait-il à Jacou et surtout en plein milieu de la nuit ?

Il s'est installé dans le domaine de Boucaud et plus particulièrement à l'aire de la Coquille où ont lieu des fêtes de la commune, les fanions colorés étendus entre les platanes marquent encore des événements festifs.

Il est revêtu d'une peinture marron-vert, comme les vêtements militaires de camouflage, c'est inhabituel et cela lui donne un air d'étrangeté, ajoutée au fait qu'il soit là et en activité en pleine nuit alors que les habitants sont endormis. Et cette mélodie de boîte à musique qui envahit l'espace et ressemble à un appel. Je m'interroge sur ces éléments inaccoutumés qui paraissent mystérieux. Mais finalement, que sais-je de ce qui se passe dans les rues la nuit à Jacou puisqu'habituellement je dors ?

C'est une insomnie qui m'a amenée ici et j'avoue que je me demande si c'était vraiment une bonne idée. Je ne vois aucun vendeur dans le camion. Les bacs à glace sont pleins. Je constate que les parfums proposés sont plutôt insolites : « herbe fraîchement coupée », « sous-bois », « champignon », « pissenlit », « sardine », « os à moelle », « graines de tournesol », « multi-céréales ».

Je décide de m'installer un moment sur un banc pour profiter de cette nuit de nouvelle lune de septembre. Les nuits sont encore tièdes et les jacoumards dans les bras de Morphée. Un long et large banc de pierre, situé à côté du lac, me permet d'avoir une vue sur l'ensemble de cet espace. Je m'y allonge, la pierre est fraîche et je contemple le firmament avec émerveillement. Les étoiles sont nombreuses, elles tapissent le ciel et brillent en diffusant leurs éclats discontinus. Je savoure cet instant de solitude, enfin pas si seule. Des animaux s'approchent du camion de glace.

Des chats, chiens, hérissons, écureuils, canards, oiseaux, lièvres se réunissent devant le véhicule et semblent attendre le vendeur. Non, je ne plaisante pas ! Je ne suis pas en train de rêver. Ils font la queue, attendant sagement l'arrivée du commerçant. C'est incroyable !

Ça y est, le voici, je le reconnais, c'est une personnalité de la commune ... un élu... bon, pour l'instant, je vais taire son nom, je ne voudrais pas le mettre dans l'embarras ! J'ai l'impression d'être entrée dans le film musical de Mary Poppins et qu'elle ne va pas tarder à arriver et à commander « la glace aux graines » pour son parapluie-perroquet.

Les animaux ne me voient pas, il faut dire qu'ils sont tous concentrés sur la glace qu'ils vont pouvoir déguster ou tout simplement ingurgiter. Ils parlent fort et je suis troublée d'entendre leurs conversations. J'ai le pouvoir et la chance de comprendre ce qu'ils disent. Je ne sais pas si c'est temporaire ou permanent ; je savoure cette nouvelle aptitude qui me réjouit.

Deux chats évoquent leur famille respective, ils ne semblent pas satisfaits de la manière dont ils sont traités.

- Je suis tout le temps dérangé ! Pas moyen d'être tranquille dans cette maison. Quand ce ne sont pas les enfants qui viennent me taquiner, croyant que j'ai envie de jouer, ce sont leurs parents qui apparaissent pour me caresser, attendant que je délivre mon fabuleux ronron qui les apaisera.
- Je te comprends. Chez moi, ils ont décidé de me mettre au régime et ils ne cessent de me répéter que j'ai le ventre qui frôle le sol. Tu trouves que j'ai grossi ?
- Non !
- Alors, ils m'ont mis aux croquettes allégées. « Un repas hypocalorique et équilibré », qu'ils disent, mais moi j'en ai assez et puis j'ai faim. Heureusement que le camion de glace est là, je vais pouvoir me rattraper. Je crois que je vais me laisser tenter par le parfum sardine aujourd'hui !

Une famille écureuil attend son tour, les parents ont du mal à contenir leurs petits qui ne tiennent plus en place. Ils chahutent, font des pirouettes, parlent à tue-tête :

- J'espère qu'il y aura la glace aux noisettes. J'ai tellement faim !
- Mais oui, les enfants, ne vous inquiétez pas, c'est bientôt à nous.

Au bout d'une demi-heure, chacun est servi et apprécie sa glace. Une cycliste arrive alors, son vélo est muni d'une petite remorque. Elle discute avec le vendeur de glace. Je crois la reconnaître, elle travaille à la Médiathèque municipale Michèle Jennepin. Oui, c'est elle. Dans sa remorque, ce sont des livres qu'elle a apportés spécialement pour la soirée. Je ne savais pas que les animaux lisaient. Encore une découverte !

Les petits la reconnaissent, car rapidement, ils laissent leurs parents et vont choisir des livres. Quel engouement pour la lecture, je suis scotchée ! On ne les entend plus, ils sont absorbés par leurs histoires.

Un couple de tourterelles se met à roucouler, perturbant le calme qui règne. Constatant la gêne qu'il occasionne, il part à reculons, sur la pointe des pâtes, comme si de rien n'était, puis se ravise pour acheter une glace aux multi-céréales, qu'il affectionne.

Une dizaine de lapereaux agités, quittent le coin lecture pour se dégourdir les pattes. Ils n'ont qu'une envie : s'amuser. Ils choisissent de jouer à saute moutons et s'esclaffent joyeusement. Je crains qu'ils me voient et qu'ils en informent toute « l'animalerie », mais non, ils sont dans le jeu.

Trois flamants roses venus des étangs de Palavas-les-Flots pour lire de la littérature subversive, ont opté pour « Jonathan Livingston le Goéland » de Richard Bach et ils débattent sur leurs conditions de vie. J'ai l'impression qu'ils me regardent du coin de l'œil. M'auraient-ils démasquée ? J'ai peur, non pour ma vie car que pourraient-ils me faire ? J'ai juste peur qu'ils s'en aillent alors qu'ils profitent de ce moment d'unité, de gourmandise et de culture.

Le vendeur de glace annonce au micro qu'il est temps d'écouter les chansons et de danser. Une playlist a été préparée en amont avec les choix des animaux. Les livres sont refermés, les glaces englouties et les musiques s'enchaînent. Tous chantent et dansent dans une ambiance euphorique.

Après « La danse des canards » de J.J. Lionel, « Mirza » de Nino Ferrer, « Le chat » du groupe Téléphone, « Embrouille minet » de Bobby Lapointe, « La cage aux oiseaux » de Pierre Perret, « le papa pingouin » de Pigloo, « Le petit cheval » de Georges Brassens, « Les lionnes » de Yannick Noah, « Un lapin » de Chantal Goya, « La chanson du hérisson » de la troupe d'Emilie Jolie, le silence revient. Avec lui, un cerf, venu du petit pont, il se déplace vers le camion, tel

un roi, tous n'ont d'yeux que pour lui. Son imposante ramure et sa force tranquille inspirent le respect et l'admiration. Il s'empare du micro. Du petit pont, une biche, portant une couronne de fleurs, se rapproche du groupe, sa beauté et sa démarche chaloupée est à couper le souffle. Et l'on entend le cerf :

« Biche, ô ma biche
Lorsque tu soulignes
Au crayon noir tes jolis yeux
Biche, ô ma biche
Moi je m'imagine
Que ce sont deux papillons bleus », la chanson de Franck Alamo.

La biche est aux anges, le public est saisi par cet instant de grâce et applaudit l'interprète.
Quelle nuit !!

Je ne sais pas pourquoi mais je décide de me lever et de me diriger vers tout ce petit monde. J'avance, sans vraiment être rassurée, ils m'observent tous, sans dire un mot.
A présent, je me tiens devant le véhicule ... Leurs yeux sont toujours braqués sur moi. Le vendeur me dit :

— Alors ma belle, ça sera quoi aujourd'hui ?

Je suis déconcertée par ses paroles, il a l'air de me connaître.

Sur sa vitrine éclairée, je découvre mon reflet et je constate que je ressemble aux deux Sphinxes, qui surplombent l'escalier menant au château et qui semblent protéger le lieu. En parcourant mon corps, je mesure ma singularité : la douce féminité et le romantisme de mon visage, mêlés à l'animalité de mon corps de lionne.

Et je me surprends à dire :

— Une crème glacée à la rose et un sorbet au sang, s'il vous plaît.

Juste avant le lever du soleil, les animaux disparaissent, laissant place à une autre vie.

Je quitte l'aire de la coquille et je rejoins mon emplacement, car dans quelques instants, je vais retrouver mon état de statue. Je vais continuer à régner et à veiller sur mon domaine, telle une lionne dans la savane, préservant son territoire et sa famille.

Impact

C'est une nuit calme à Jacou

J'décide de faire une p'tite balade

Pour éviter de d'venir mad

Soudain j'entends une mélodie

Curieux, je cherche quel est ce bruit

Mais d'où provient cette musique ?

J'tombe sur un drôle de camion d'glace

Que fait-il donc à cette place

En plein milieu d'la nuit comme aç ?

Laisse-moi te l'dire, fin d'la préface

Ce fameux soir, le dîner en famille s'était déroulé à couteaux tirés. Déjà, en me tendant mon bol de soupe, ma femme m'avait toisé d'un air glacial en me demandant si j'avais pensé à réparer la chasse d'eau alors même qu'elle connaissait la réponse – étant donné qu'un match de hand important avait été diffusé à la télé, je n'avais pas eu le temps. Entre le rôti assorti de petits pois carottes et la crème brûlée, elle n'avait cessé de m'asticoter : avais-je prévu de faire du tri au garage le week-end suivant, car elle ne pouvait plus du tout accéder à ses conserves, étais-je au courant que boire un verre de vin par jour pouvait me filer un cancer du pancréas qui m'évincerait en six mois ? Notre fils unique, spectateur involontaire de la débâcle conjugale, était resté silencieux comme à son habitude, se réfugiant probablement dans son monde intérieur d'enfant.

Ce soir-là donc, laissant ma crème brûlée aux trois quarts pleine, je fis quelque chose d'assez imprévisible : je me levai et gagnai tranquillement la porte avec un laconique « Je sors », ignorant les récriminations de ma femme. Je ne pris le temps d'enfiler ni veste, ni chaussures, pas plus que j'emportai mon téléphone : un peu hébété, je sortis en pull et bas de jogging, mes chaussons *Homer Simpson* aux pieds.

Je remontai lentement la Grand Rue, imperméable aux cris des entraîneurs de foot en provenance des terrains synthétiques de Las Bouzigues, et m'arrêtai pour observer à la dérobée de jeunes voisins qui semblaient heureux. Leur baie vitrée donnait sur la rue et ils n'avaient pas fermé les volets. Le plafonnier éclairait d'une douce lumière jaune leurs visages rayonnants. Ils étaient cinq, deux jumeaux qui semblaient avoir une dizaine d'années, un garçon plus grand et les parents. Ils jouaient tous ensemble à un jeu de société visiblement hilarant. Planqué dans l'ombre de leur haie, à l'abri des lampadaires, je restai là très longtemps - bien après que les enfants eurent été couchés et que les parents se furent blottis l'un contre l'autre devant une série - comme hypnotisé par leur bonheur. Un claquement de volet me fit brusquement sortir de ma torpeur et réaliser qu'une mamie ratatinée m'observait d'un œil suspicieux depuis sa fenêtre au premier étage, de l'autre côté de la rue. Prenant conscience que j'avais un sourire niais scotché sur le visage, je lui fis signe que tout allait bien et me dis qu'il fallait que je bouge, sans quoi

j'aurais l'air vraiment louche. Il ne manquerait plus que ça : un signalement aux autorités qui me ramèneraient, piteux, auprès de mon épouse furieuse.

J'avais décidé de continuer ma route - longeant les chalandonnettes collées mais si différentes les unes des autres, chacune porteuse de son identité propre - guidé par un je ne sais quoi qui m'intimait de ne pas retourner à la maison malgré le froid et la fatigue, lorsqu'une sorte de tintement de cloche jouant une mélodie nasillarde me parvint aux oreilles, d'abord très faiblement. N'y prêtant attention, je poursuivis mon chemin, mais l'air s'intensifia. Toutes les maisons de la rue étaient plongées dans la pénombre à présent. Les Jacoumards étaient sûrement paisiblement endormis, et pourtant, il y avait cette musique qui me parvenait très distinctement. Je la connaissais. C'était quelque chose de très irritant, le genre à vous polluer l'esprit toute la nuit, mais je ne me souvenais plus du nom de la chanson : n'était-ce pas les *Lacs du Connemara* ? Non, non. C'était probablement ce morceau classique que j'avais entendu lors de mon détartrage chez le dentiste, la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. A moins que... ? Rah, je n'avais jamais eu l'oreille musicale, au grand dam de mon acerbe épouse ! Je me creusai la tête en continuant à avancer tandis que le carillon se faisait plus fort encore. Je me mis à fredonner, sans paroles d'abord, puis quelques bribes me revinrent enfin : « na-na un peu de chaleur, na-na de mon cœur... ils m'en-traînent, au bout de la nuit ! » J'y étais ! C'était cet air stupide ultra-connu des années 80, *Les démons de minuit* !

Intrigué, je cherchai d'où venait la mélodie. Je me mis à accélérer dans la rue déserte, manquant de perdre un chausson, et je tournai dans la rue du Romarin. C'est alors que je le vis, garé au milieu de la chaussée : un immonde camion de glace d'un rose praline écœurant surmonté d'une énorme bouche tordue en un rictus inquiétant. Cette dernière était peuplée d'un nombre effarant de dents acérées et d'une langue violette démesurée qui s'enroulait autour d'un cornet sur lequel étaient indiqué en lettres clignotantes : « Marchand de glas ». Bon sang, mais on était dans un roman de Stephen King ou quoi ? Ou étais-je en proie à un *Delirium Tremens*, comme ma femme me l'avait si souvent prédit ? Consultant nerveusement ma montre après m'être passé les mains sur le visage, je lus avec effroi qu'il était minuit, l'heure du crime.

Une petite part rationnelle de mon cerveau me souffla de faire demi-tour, mais la curiosité l'emporta et je continuai à m'approcher prudemment, m'attendant à voir surgir je ne sais quelle poupée estropiée ou guignol à ressorts du présentoir.

« Hé ho ? » m'entendis-je hasarder d'une voix considérablement plus aigüe que la normale.

La vitrine, couverte d'une épaisse couche de poussière, semblait ne plus abriter de glaces depuis longtemps. De curieux petits objets y étaient disposés à la place, sans prix indiqués. Seule une pancarte écornée dans le coin gauche affichait :

« Ce que vous désirez

Ici vous trouverez »

En regardant de plus près, je vis que les objets dans la vitrine étaient des figurines animées représentant de jolies jeunes femmes en train de danser. L'une d'elle se démarquait, particulièrement belle, tournoyant sur elle-même dans une tenue provocante. Elle ressemblait étrangement à... mon épouse.

De plus en plus surpris, je me penchai au-dessus du comptoir, et c'est alors que je le vis.

Il me contemplait de ses yeux brillants, assis sur un petit tabouret en retrait dans la pénombre. C'était un vieillard minuscule et décharné habillé tout en rouge. Ses pommettes saillantes étaient constellées de lentigos et striées de veinules bleuâtres. Son front semblait démesuré, plissé comme une jupe écossaise. Ses mains calleuses battaient la mesure au rythme de cette

chanson idiote – *Les démons de minuit*, et il croassa dans un sourire édenté : « Approchez ! » avant de couper brusquement le son.

Incapable de faire le moindre mouvement, je me contentai de le regarder benoîtement, tentant de faire bonne figure tout en portant la main à ma poche par réflexe pour attraper mon smartphone et composer le numéro de mon copain Nico, gendarme. Mais quel imbécile ! Je me souvins que j'avais laissé mon précieux outil de communication à la maison.

« Vous n'avez quand même pas peur, un gaillard comme vous ? » fit-il d'une voix grave et craquée en se levant péniblement. Il s'approcha sur ses jambes branlantes sans se départir de son sourire qui me mettait mal à l'aise. « Méphès Elistoph, enchanté, enchaîna-t-il. » Il tenta une courbette, mais un bruit d'os se fit entendre et il s'immobilisa, à demi redressé. « On dirait bien que vous êtes mon seul client, ce soir. » Son sourire s'élargit encore. « Eh bien ! C'est votre nuit de chance. Oui, car, voyez-vous, je ne suis pas que marchand, je suis aussi un peu magicien... »

Incapable de répondre, je hochai misérablement la tête.

« Allons, n'ayez pas peur. Qu'est-ce qui vous amène ?

- Qu'est-ce qui m'a fait fuir, plutôt. Ma femme », marmonnai-je d'une voix inaudible.

« Votre femme », répéta-t-il avant de partir d'un rire qui avait quelque chose du hennissement de poney. « Quoi, votre femme ?

- Je ne sais plus quoi faire. Elle ne me supporte plus, ne me voit plus, ne m'aime plus. » répondis-je, étonné de me livrer ainsi à cet inconnu.

« Mhh », fit-il pensivement en grattant une barbiche imaginaire au bout de son menton.

« Je vois... classique. Allez, montez, on va faire un tour. »

Sans trop savoir pourquoi, j'acceptai. Après tout, je n'avais jamais circulé en camion de glace : ce serait peut-être une expérience amusante, et le vieux pourrait mettre le chauffage, ce qui m'éviterait d'attraper une pneumonie en traînant dehors. De toute manière, je ne pouvais rentrer à la maison à cette heure-ci.

L'homme replia le store, ferma l'arrière du camion et je m'installai à la place du mort tandis qu'il prenait place au volant. L'engin fit un bond au démarrage, les pneus crissèrent, puis nous nous retrouvâmes à cahoter en direction de l'avenue de Vendargues.

- Dites, qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ?
- Hein ?
- Votre femme », dit le vieillard, un soupçon d'impatience dans la voix.
- Marguerite ? Elle... elle est prof de flûte, pourquoi ?
- Ah ! Musicien, vous aussi ?
- Absolument pas, je...
- Mélomane, au moins ?
- Non, parce-que je suis quasiment sourd d'une oreille depuis l'adolescence, un vieillissement précoce de la cochlée, et je...
- Ne cherchez pas plus loin, mon vieux ». Il freina brutalement à hauteur du bureau de poste.

« Comment ça ? », demandai-je. Mais il garda le silence et croisa les mains sur ses cuisses.

« Quoi, qu'est-ce que vous voulez dire par là ? », insistai-je.

Il répondit enfin d'une voix éraillée : « C'est ce qui vous manque, partager cette passion... la musique ! C'est la musique qui rassemble, qui unit profondément... Être musicien ou ne pas être. Avoir accès à un monde multicolore, complexe et luxuriant ou rester dans le réel linéaire en nuances de gris. C'est ça qu'elle veut, votre bonne femme, un type capable de la faire rêver avec du Vivaldi, du Telemann ou du Haydn, un type qui la fera valser en jouant avec elle des duos endiablés ! » Sur ces paroles, il me sembla apercevoir un éclat maléfique dans ses yeux.

« Ah ». Déçu, je haussai les épaules pour masquer mon émotion, mais je sentis une boule se former dans ma gorge. Marguerite regrettait-elle son premier amour, un violoncelliste prodige qui avait partagé seulement quatre mois de sa vie à dix-huit ans ?

Le vieillard redémarra. Nous dépassâmes la Table des Copains et les petits commerces.

« Mais », murmura-t-il lentement, « J'ai peut-être une solution pour vous... »

- Je vous écoute.
- Je ne sais pas...
- Je suis prêt à tout pour retrouver Marguerite.
- Vous allez me prendre pour un vieux fou.
- C'est déjà le cas.
- Bon. Alors voilà, je peux non seulement vous réparer l'oreille – c'est-à-dire, vous offrir une cochlée aussi tendre que celle d'un nouveau-né - mais encore aller beaucoup plus loin : vous donner l'oreille absolue... et faire de vous un Mbappé de la portée, un Loeb de la croche pointée, un Manaudou de la tonalité. Vous octroyer de grandes... *facilités*. » Il appuya ce dernier mot en me regardant intensément.
- Attendez, quoi ?! » gloussai-je. « Vous êtes quoi, une sorte de chaman ?
- Je vous l'ai dit. Je suis un peu magicien...
- Et vous comptez vous y prendre comment ? Vous allez me proposer une séance d'hypnose ?
- Oh, ça non », fit-il calmement. « Il faudra simplement signer un contrat.
- Un contrat ? Quel contrat ? » Je me pinçai le dos de la main gauche pour vérifier que je n'étais pas en train de faire un rêve saugrenu.

« Je suis vieux. J'ai besoin d'aide... Le camion de gla... » J'aurais juré qu'il avait prononcé « *glas* ». Un frisson me parcourut l'échine.

« Comment ça, le camion ? Vous ne cherchez pas un employé, tout de même ?

- Si, précisément.
- Hors de question. J'ai déjà un boulot, je ne suis pas intéressé.
- Il ne s'agirait que de quelques heures... Je ne le sors plus tellement souvent. On parle d'une à deux fois par an...
- Et d'abord, qu'est-ce que vous vendez au juste ? Et vous êtes au courant qu'il y a une faute, sur votre enseigne ? C'est écrit glace « g-l-a-s » au lieu de « c-e » !
- Une journée ou deux par an, histoire de faire plaisir au vieux monsieur fatigué que je suis... Il suffit juste de signer le contrat et chacun sera gagnant, doc. » poursuivit-il, imperturbable.
- Mais vous êtes complètement timbré !
- Je savais que vous réagiriez comme ça. Je vous l'avais dit. Alors, au revoir. Descendez de mon camion », soupira-t-il d'un ton las.

Je me rendis compte que nous étions face aux pierres du mur longeant le parc Bocaud, rue Emilie Moulin. Je sortis du véhicule, retrouvant le froid de la nuit, et claquai la portière. Le vieillard me regarda longuement, bâilla, puis il démarra. « *Chacun sera gagnant, doc* ».

Comment diable connaissait-il mon titre ? Il était assurément cinglé, mais peut-être bien médium, magnétiseur, ou quelque chose dans le genre ? Le camion s'éloignait doucement, et avec lui, j'avais l'impression que c'était mon mariage que je laissais filer.

« Attendez ! » criai-je en me jetant sur la chaussée à sa suite, faisant un geste désespéré de la main. L'homme s'arrêta, fit marche arrière jusqu'à se trouver à ma hauteur et baissa la vitre côté passager sans dire un mot.

« D'abord, à quoi il ressemble, ce contrat ?

- Un tout petit contrat tout simple d'engagement pour une à deux fois par an, une toute petite signature... on peut même faire ça en version électronique, si vous voulez.
- Et comment je saurai si je suis le nouveau Mozart ?
- *Blind test* !
- *Blind* quoi ?
- Je vais vous faire faire un *Blind test* et vous verrez ! Enfin, plus vraisemblablement... vous entendrez ! » siffla-t-il d'une voix précipitée.

Peut-être à cause de l'heure avancée qui embrumait mon esprit, peut-être en raison de ma situation conjugale désespérée - à moins que ce ne soient les deux, je me mis à y réfléchir sérieusement. Après tout, s'il disait vrai, qu'est-ce que j'avais à perdre ?

« Je peux voir le contrat ?

- Mais certainement », lança-t-il, à présent entièrement ragaillardi. « Mais d'abord, montez, il fait froid. »

Je m'installai pour la deuxième fois dans le camion. Le chauffage me soufflait un air doux apaisant sur le visage. Sitôt ma ceinture bouclée, le bonhomme démarra sur les chapeaux de roue tout en se penchant vers la boîte à gant, la tête presque sur mes genoux.

« Hé, attention ! Conduisez ! », fis-je.

Il farfouilla encore un moment et tira un papier jauni qu'il brandit sous mon nez. Le document ne comportait que quatre lignes manuscrites :

Mer, paf, mom ! Réouverture

Moëlle salée, été, broussailles

After indien, bel

Déjà, même, entonne !

« Attendez, c'est quoi, ces conneries ? *After indien* ? » Je fus pris d'un fou rire compulsif et irréprensible. Ce type avait complètement perdu la raison, c'était un frappé !

Il ne sourcilla pas, mais le camion fit une violente embardée à gauche et j'arrêtai net de rire, me cramponnant à mon siège : « Hé, doucement avec la route ! Vous voudriez que je signe ça ?

- Si vous voulez retrouver Marguerite dès l'aube... »

Je me représentai mentalement ma femme, probablement incapable de dormir, se rongant les ongles sur le canapé devant la télé. Après avoir lu le charabia absurde faisant office de contrat,

je ne croyais plus du tout aux pouvoirs du bonhomme, mais je le prenais presque en pitié. Si je pouvais faire plaisir à un vieillard sénile, je n'aurais peut-être pas totalement perdu ma nuit...

« Bon, tout est là ? Le... le contrat, ce n'est que ce tissu de... que ça ?

- Tout est là », répondit-il lestement. « Et voici.. Oh, attendez, voudriez-vous bien tenir le volant une petite minute ? »

Il ignora mes protestations véhémentes et se contorsionna tandis que je tentais tant bien que mal de ne pas nous envoyer dans le décor : « Bordel, mais qu'est-ce que vous faites ? Reprenez ce volant ! » hurlai-je, manquant de peu de heurter de plein fouet le rond-point de l'Avenue Pierre de Coubertin.

« Tenez, voilà. » Il me tendit un quatre couleurs de sa main tremblante et reprit enfin le contrôle du camion de glace. « Allez-y », dit-il calmement.

Pressé d'en finir, j'apposai simplement un F. et signai le document. Il me sembla que le papier changeait alors, devenant plus lumineux à mesure que les lettres de chaque ligne se déplaçaient horizontalement pour former :

Pour retrouver ma femme

L'oreille absolue est le sésame

Afin de l'obtenir

Je te donne mon âme

Je secouai la tête et tentai de relire, regrettant mes lunettes loupe elles aussi restées à la maison, mais il s'empara vite de la feuille et la fourra dans sa portière. L'homme tourna vers moi son visage émacié sur lequel s'étalait un sourire azimuthé : « Eh bien voilà ! Buvez ça, maintenant ! » Au point où j'en étais- étant donné que je semblais complètement perdre les pédales, je n'étais pas contre un petit remontant.

Il sortit une fiole de sa poche tout en tournant à gauche vers le parking de la piscine. Un affreux craquement de tôle se fit entendre, et je compris que la bouche vorace et le cornet qui surplombaient le camion devaient être en train de partir en confettis en heurtant le portique de limitation de hauteur.

Je bus avidement le contenu de la fiole. Le liquide sirupeux, amer et brûlant me fit grimacer.

« Bien...Nous y sommes. Ecoutez ça... » Le vieillard appuya sur un bouton du tableau de bord et je reconnus instantanément l'affreux timbre de cloches qui m'avait attiré à minuit, sauf que cette fois, c'était une autre mélodie qui se jouait. Au bout de quelques instants à peine, je m'écriai :

« La *danse macabre* de Saint-Saëns !

- Vous voyez ! » Il Jubilait, zigzagant sur le parking désert. Il appuya à nouveau sur le bouton puis, instinctivement, je braillai, frôlant l'hystérie : « Les *grandes études de Paganini*, Franz Liszt ! Fabuleux !

- C'est cela ! Et attendez de voir, vous êtes calé dans n'importe quel style, n'importe quelle époque ! » s'époumona-t-il en donnant un grand coup de volant à droite. Une nouvelle fois, il changea la musique et le carillon retentit : « *SALSA DU DEMON !!!* », beuglai-je en partant

d'un rire dément, brandissant mon poing vers le ciel au moment précis où le camion alla s'écraser contre les portes vitrées de la piscine dans un fracas spectaculaire.

Nous étions un peu secoués, mais tous deux apparemment indemnes malgré le pare-brise qui avait volé en éclats. « Zut », articulai-je simplement, incapable de m'émouvoir vraiment des dégâts matériels et des potentiels ennuis qui nous guettaient. Je me sentais... différent.

Oui, quelque chose en moi avait changé. Une flamme nouvelle brûlait en mon for intérieur. « Bon dieu, quand Marguerite va savoir ça... je me sens prêt à lui composer un opéra !

- Je te mènerai auprès d'elle au petit matin. En attendant, regarde. On a du travail... »

Je suivis la direction pointée par son index tremblant et, dans le rétroviseur, j'aperçus un petit homme dégarni qui s'approchait de nous, un air inquisiteur peint sur le visage. Sans réfléchir, je descendis du camion, relevai le store qui ne semblait pas avoir trop souffert du choc et m'aperçus que la vitrine ne contenait plus les figurines de jolies femmes que j'avais aperçues : d'autres petits objets – de minuscules gâteaux, des consoles de jeu de toutes sortes, de l'argent – étaient disposés en vrac.

Sur l'intro d'*Hells Bells* d'AC/DC, je me retournai, composai mon plus beau sourire et lançai au triste passant : « Approchez ! »

En cette fin d'après-midi, les allées de la médiathèque Michèle Jennepin étaient désertiques. Dans le coin lecture aux murs bleu pastel, assis sur l'un des canapés marrons avec une tasse de thé vert à la main et son casque sur les oreilles, un jeune homme écoutait l'instrumentale de sa future chanson à plein tube en relisant les paroles qui concluaient le dernier titre qu'il venait d'écrire.

Fin du premier acte, c'est l'impact (ouais)

Un pacte avec le diable, impactant ma vie misérable

Génie de la musique et serviteur du malin (yeah, serviteur du malin)

Je collecte les âmes des damnés qui se trouvent sur mon chemin

Il ferma enfin l'écran de son *notebook*, se frotta les yeux et s'étira longuement, satisfait de son travail. Son œil se promenait rêveusement sur le sol représentant des fleurs en mosaïque tandis qu'il se voyait déjà disque d'or. Buzzy Jac – c'était son nom de scène – était en pleine préparation de son deuxième album intitulé « Impact ». Clairement, c'était celui de la maturité, et avec une thématique originale en plus : il avait composé dix chansons librement inspirées de la vie sentimentale tumultueuse de son oncle et de la fois où sa mamie l'avait emmené voir l'opéra de Gounod, *Faust*.

Douce musique de l'espoir

C'était une petite boîte à musique que personne ne faisait jamais fonctionner. Ce soir-là, l'idée lui vint de s'en saisir...

Apolline la glissa discrètement dans la large poche de son manteau. A vrai dire, personne ne faisait vraiment attention à elle en cet instant, tous les adultes présents ayant fort à faire en embrassades précédant le départ. Soudain, ses parents l'appelèrent depuis le seuil de la maison et elle les rejoignit en adressant un petit geste de la main à ses petits cousins, son grand-père, sa tante et son oncle.

Le froid étant mordant dehors à cette heure de la nuit, elle grimpa rapidement à l'arrière de la voiture. En attendant que l'habitable se réchauffât, elle se lova dans son manteau douillet doublé de laine et repensa à cette soirée de réveillon de Noël. Bien que l'atmosphère eût paru gaie et détendue, elle avait perçu un voile de tristesse dans les yeux de sa mère Adèle et de sa tante Héroïse et un brin de nostalgie chez son grand-père. Depuis plusieurs années, sa grand-mère n'était plus présente chez elle, car un Alzheimer naissant avait obligé ses proches à la placer dans une maison de retraite dont le choix avait été cornélien : fallait-il privilégier la qualité des soins et de l'accueil à la distance qui ne permettrait pas forcément de lui rendre visite aussi fréquemment que voulu ? Finalement, après des recherches poussées menées de concert par Adèle et Héroïse pendant plusieurs semaines, une solution inespérée s'était présentée : Le Clos des Oliviers. Maison de retraite flambant neuve, elle venait à peine d'ouvrir et offrait non seulement la proximité mais aussi un environnement chaleureux et serein, compromis tant recherché. Quant à Apolline, du haut de ses dix ans à l'époque, elle avait bien aimé le nom de cet endroit, l'olivier étant un arbre qu'elle chérissait particulièrement, qui représentait pour elle force et sagesse, à l'image de sa bien-aimée grand-mère Annette.

Seulement cette année, tout avait changé : la maladie ayant gagné du terrain, sa grand-mère ne reconnaissait plus personne depuis plusieurs mois déjà. Demain, jour de Noël, serait une épreuve supplémentaire à surmonter pour la famille d'Apolline qui devait se rendre au clos des Oliviers.

Depuis qu'Annette avait déménagé là-bas, Apolline et sa mère lui rendaient visite au moins deux fois par semaine, et tentaient d'égayer ses journées en lui apportant quelques gourmandises, des objets de décoration pour sa chambre – tantôt un cadre contenant une photo de famille, tantôt un objet rapporté de chez elle – comme pour mieux retenir ses souvenirs. Adèle s'efforçait de sourire, d'adopter un ton joyeux et léger mais la fillette ressentait bien les fausses notes de cette mélodie du bonheur. Elle tentait alors d'apporter toute l'insouciance enfantine dont elle était capable dans cette petite chambre lumineuse, racontant des anecdotes de sa vie d'écolière, chantant les derniers airs à la mode qui passaient à la radio ou esquissant quelques pas de danse récemment appris à l'école des ballerines. C'était d'ailleurs ces démonstrations-là que sa grand-mère préférait et qui semblaient éveiller chez elle de lointains souvenirs. Alors elle en redemandait, et Apolline s'exécutait, virevoltant tant et si bien qu'elle finissait la plupart du temps essoufflée, échevelée et débraillée, sous le regard attendri de sa mère et les applaudissements tonitruants de sa grand-mère.

Apolline était très proche d'Annette, bien plus proche que ne pouvaient l'être toutes ses amies de leur propre grand-mère. Et pour cause, quand sa mère tomba malade alors qu'elle n'avait que six ans, d'une de ces maladies dont on taisait le nom, de peur qu'elle ne se propageât par une sorte de magie diabolique, c'est Annette qui prit soin d'Apolline. Le lien qui se forgea à ce moment-là ne fit que se renforcer au fil des ans, d'autant plus qu'Apolline était fille unique. Grand-mère attentionnée, douce et patiente, Annette sut à la fois rester à sa place et prendre le relais de sa fille absente malgré elle. Elle expliqua à sa petite-fille la maladie de sa mère en allant droit au but, avec des mots simples. A l'inverse, lorsqu'Apolline interrogea les autres adultes de son entourage, ces derniers s'empêtrèrent dans des explications obscures quand ils ne détournèrent tout simplement pas la conversation. Il fallut plusieurs opérations, plusieurs traitements et des mois d'hospitalisation pour qu'Apolline retrouvât une maman toute neuve, ayant abandonné derrière elle les souffrances, la fatigue et ses longs cheveux châtain. Pendant cette période, à force d'échanges naturels et spontanés avec sa grand-mère sur tous les sujets

possibles et plus particulièrement sur les secrets du monde des adultes, la petite fille acquit une confiance absolue et une admiration sans bornes pour son aïeule. Elle put tout lui confier, et reçut en retour des conseils avisés, pertinents, reflets d'une vie d'expériences. Cette relation fusionnelle dura, même lorsqu'Annette intégra le clos des Oliviers, jusqu'à ce que le fil cassât, le fil ténu de sa mémoire, celui qui les reliait toutes les deux.

C'était la raison pour laquelle, aujourd'hui devenue adolescente, Apolline se sentait parfois triste, profondément, douloureusement. Cette soirée du réveillon, elle avait été absente, transparente. La jeune fille avait un caractère discret d'ordinaire, alors personne n'avait vraiment remarqué. Tout le monde était trop occupé aux préparatifs et ses cousins et cousines en bas âge monopolisaient le reste de l'attention. Maline, elle avait fait en sorte qu'on la laissât tranquille, se composant un air joyeux de façade, un peu comme les adultes présents. Il fallait préciser qu'Apolline était hypersensible, elle tenait sûrement ce trait de caractère de sa grand-mère. Elle décryptait immédiatement l'humeur des gens qui l'entouraient. Et ce soir plus que jamais, elle avait lu sur les traits légèrement tirés de sa mère, dans l'agitation inhabituelle de sa tante et sur les rides plus accentuées de son grand-père la blessure qu'avait provoquée la rupture du lien avec Annette. Il régnait donc une atmosphère de fête doublée d'un chagrin contagieux. Plongée dans ses pensées, elle s'aperçut qu'elle regrettait de ne pas pouvoir avoir dit à sa grand-mère combien elle l'aimait. Un peu à l'image de sa propre mère, elle avait été dans le déni de la dégradation de l'état d'Annette. Elle s'était réfugiée dans l'espoir utopique de voir les choses s'arranger d'elles-mêmes. Cela ne pouvait arriver à Annette, elle était trop forte, trop joyeuse, trop cultivée, trop gentille, trop tout pour Apolline. Une telle injustice ne pouvait pas se produire. Elle devait pouvoir dire un dernier aurevoir à Annette, avant de la laisser définitivement partir dans un monde inaccessible, et faire le deuil cruel d'une grand-mère présente de corps mais pas d'esprit.

*

— Bonjour Madame, bonjour Mademoiselle, c'est très gentil à vous de venir me rendre visite, dit une Annette toute guillerette et pomponnée en ce matin froid de janvier.

Cette phrase que prononça Annette un an auparavant fut un véritable choc pour la mère d'Apolline qui tenant la poignée de la porte de la chambre, s'arrêta net. L'adolescente lui jeta un coup d'œil rapide et inquiet et vit que dignement, elle prenait le dessus et tentait d'ignorer ce qu'elle venait d'entendre en lançant d'une voix qu'elle voulait assurée, mais qui résonna malgré tout légèrement chevrotante :

— Bonjour maman, tu vois bien que c'est Apolline et moi, voyons !

Adèle enleva immédiatement son manteau et son écharpe et enjoignit sa fille à faire de même d'un signe de la tête. A présent elles se tenaient toutes les deux aux côtés d'Annette assise dans son fauteuil face à la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin enneigé. Ni la mère ni la fille n'osaient à présent faire la conversation, de peur d'y voir la confirmation qu'Annette ne les reconnaissaient plus. Et la vieille dame, bien qu'ayant compris que cette jolie jeune fille et cette grande femme élégante étaient sûrement sa petite-fille et sa fille, n'osait pas s'adresser à elles de peur de les blesser à nouveau.

Soudain, Apolline s'approcha de sa grand-mère et lui prit la main.

— Tout va bien, mamie, la rassura-t-elle.

Annette laissa la petite prendre et caresser sa vieille main ridée et douce, même si ce contact lui paraissait étranger. Elle avait beau chercher dans ce visage juvénile une caractéristique qui pourrait lui être familière, rien n'y faisait. Alors elle se laissa faire, car c'était tout de même agréable d'avoir de la visite, surtout de personnes qui se disaient proches d'elle. Annette adressa un sourire à Apolline, et se pencha légèrement sur son bras pour y appuyer sa tête. Apolline

commença à lui raconter les dernières petites histoires de sa vie de collégienne, ce qui détendit sensiblement l'atmosphère. Sa mère, qui lui adressait un regard reconnaissant, ne put qu'écouter en refoulant difficilement les larmes qui menaçaient de déborder. Apolline, percevant les efforts d'Adèle pour ne pas sombrer, écourta son échange avec Annette.

Lorsque la femme et la jeune fille refermèrent la porte de la petite chambre un quart d'heure plus tard, elles n'osèrent se regarder de peur d'affronter la douleur dans le regard de l'autre. Ce fut la mère d'Apolline qui brisa le silence :

— Ça y est, elle est partie.

*

La vie d'Annette fut plutôt douce jusqu'à ses sept ans. Jusqu'au jour où sa propre mère mourut à l'âge de vingt-huit ans. C'était une époque à laquelle un simple coup de froid pouvait se transformer en pneumonie sans crier gare. Ce fut le mal qui l'emporta, elle qui était de santé fragile. Annette dut retenir ses larmes et se montrer forte pour ne pas peser davantage sur la peine de son jeune père. Se retrouvant seul avec une petite fille qu'il aimait plus que tout mais dont il n'avait pas le temps de s'occuper, il choisit de se remarier rapidement. Et à partir de là, le cauchemar d'Annette débuta. Hériter d'une belle-mère acariâtre et jalouse aurait été déjà une lourde peine, mais elle se vit en plus affublée d'un frère plus jeune et d'une sœur d'à peu près le même âge qu'elle, formant un duo aussi bête que méchant. Malheureusement pour Annette, la nouvelle épouse de son père était tout à la fois machiavélique et sournoise si bien qu'elle dissimula avec brio au monde extérieur les injustices qu'elle faisait subir à sa belle-fille. Ainsi les amis proches de son père disaient en général à Annette qu'elle avait beaucoup de chance d'avoir une nouvelle mère et une fratrie tombée du ciel. Annette acquiesçait alors d'un sourire poli, même si son regard fuyant trahissait une tout autre vérité. Elle tenta de se défendre comme elle put, et comme elle était intelligente et rusée, elle profita de la superstition de sa belle-mère pour se jouer un peu d'elle, se vengeant ainsi de toutes les privations qu'elle lui faisait subir au quotidien. Elle s'amusait notamment à jeter des petits cailloux sur le toit et les volets de sa chambre quand celle-ci se reposait certains après-midis. Sa belle-mère y interprétait la présence d'esprits malfaisants qui hantaient le grenier de la maison, et Annette riait sous cape lorsqu'elle en parlait à son mari qui balayait ses peurs hystériques d'un geste de la main sans même lever le nez de son journal.

Annette ne se plaignit jamais de sa situation auprès de son père, qu'elle voyait très peu et dont elle ne voulait pas assombrir l'humeur le peu de fois où il pouvait lui accorder du temps. Il ne se douta donc de rien. Sa belle-mère n'eût de cesse de faire profiter ses propres enfants au détriment d'elle, et dépensait régulièrement l'entièreté du budget que lui accordait son mari pour sa progéniture. Le seul loisir auquel eut droit la petite fille fut des cours de danse classique que lui offrit son père, promesse qu'il avait faite à son épouse peu de temps avant qu'elle ne les quittât tous les deux, car Annette était une petite fille gracieuse et légère, et son don pour la danse était loué par son professeur.

C'est ce qui la sauva pendant toutes les années où elle dut vivre en présence de celle qu'elle surnommait « la harpie » et de ses deux rejetons : ces moments-là, rien qu'à elle, à danser, à ne plus penser à rien. Se laisser pleinement entraîner par la musique du piano, en déployant ses bras, ses jambes, son torse, sans retenue.

Annette grandit dans cette atmosphère manichéenne, faite d'ombre dans l'intimité du foyer où elle vivait et de lumière dès qu'elle chaussait ses pointes de danse. Dès qu'elle eut vingt et un ans, alors majeure, elle s'échappa de la demeure familiale pour tenter sa chance à Paris où elle tenta d'intégrer la troupe du ballet de l'Opéra Garnier sur la recommandation de son ancien professeur de danse. Après un casting remarquablement réussi, elle fut donc prise à l'essai pour interpréter un petit rôle dans le célèbre ballet Casse-Noisettes. Sa vie avait, dès lors, ressemblé

à un conte de fées, et Annette ne fut jamais aussi heureuse. Pendant cette période, elle rencontra aussi l'amour de sa vie, le grand-père d'Apolline, et quelques mois plus tard, attendant un enfant, la jeune femme remisa non sans regrets ballerines, tutu et rêve de carrière.

Elle décida de ne jamais évoquer avec ses enfants ni son enfance malheureuse, ni son rêve avorté, pour repartir d'une page vierge et réécrire sa vie en couleurs. Elle fit promettre à son mari de garder le secret.

*

Ce soir-là, après le réveillon de Noël, pelotonnée sous son épais édredon, Apolline ne parvint pas à trouver le sommeil. Elle tourna et retourna la petite boîte à musique dans ses mains. Elle se rappelait l'avoir toujours vue sur le buffet de la salle à manger de ses grands-parents mais n'y avait jamais prêté plus attention que cela, à l'image des autres bibelots qui trônaient sur le vieux meuble imposant. Elle sentit intuitivement que cet objet pouvait l'aider. Elle l'ouvrit pour y découvrir une minuscule ballerine en position d'arabesque vêtue d'un tout aussi minuscule justaucorps et couronnée d'un diadème. Quelques secondes après l'ouverture, la figurine se mit à tourner sur elle-même pendant dix minutes environ, au son d'une mélodie qu'Apolline connaissait bien pour l'avoir déjà entendue lors de ses cours de danse classique. La jeune fille était fascinée par la délicatesse de l'objet, son petit coffret de bois ciselé renfermant un écrin de soie rose et de dentelle blanche. Le sommeil commençant finalement à se faire ressentir, elle bâilla, se frotta les yeux, referma la petite boîte et la déposa sur la table de chevet à côté de son lit, entre son réveil et sa lampe.

La nuit d'Apolline fut peuplée de songes plus étranges les uns que les autres. Elle se rêva danseuse étoile, adulée par le public qui lui jetait des roses multicolores à la fin des représentations. Puis un cauchemar y succéda, où elle se trouvait enfermée, toujours vêtue en ballerine, dans une petite pièce sombre et froide d'où elle était délivrée par une Annette jeune et rayonnante, débarrassée de sa maladie. Toutes deux s'enfuyaient alors loin de ce cachot pour regagner la lumière et Apolline se mettait alors à danser jusqu'à épuisement pour sa grand-mère, pour la faire rire, pour la faire vivre.

Ballotée entre l'ivresse du succès rencontré dans son rêve et les méandres inconnus et sombres de son cauchemar, Apolline fut agitée tout au long de la nuit. Elle se réveilla à la fois fatiguée et bouleversée : Annette, sa grand-mère adorée, lui manquait plus que jamais.

*

La jeune aide-soignante entra dans la chambre d'Annette et la trouva encore en pyjama, assise sur le bord de son lit, les mains posées sur les genoux et le regard fixant le mur devant elle.

- Bonjour Annette ! lui dit-elle d'une voix mesurée, pour ne pas effrayer la vieille dame.
- Bonjour Mademoiselle, à qui ai-je l'honneur ? répondit Annette en se retournant.

L'aide-soignante, qui avait l'habitude de cet échange quotidien dû à la maladie, s'adressa à elle avec bienveillance :

- C'est moi, Annette, c'est Emma. Je travaille ici et je suis là pour prendre soin de vous. Votre famille vient vous voir cet après-midi. Je vais vous aider à vous habiller et vous coiffer.
- Ma famille ?
- Oui l'une de vos filles, Adèle il me semble, son mari et votre petite-fille Apolline.
- D'accord.
- Combien ai-je d'enfants en tout ?
- A ma connaissance, deux. Deux filles.
- Très bien. Et de petits-enfants ?

- Plusieurs ! Mais la plus grande s'appelle Apolline, elle est adolescente.
- Apolline ?
- Oui.
- C'est joli comme prénom.
- Allez venez, je vais vous préparer.

Alors qu'elle prenait avec précaution le bras de la vieille dame pour l'aider à se lever, celle-ci la questionna à nouveau.

- Comment vous appelez-vous ?
- Emma.
- Quel jour sommes-nous Emma ?
- Nous sommes le 25 décembre, c'est le jour de Noël.
- Il n'a pas neigé cette année.
- Non, en effet.
- C'est dommage.

Annette s'enferma ensuite dans un mutisme complet pendant toute la durée dont Emma eut besoin pour lui enfiler ses vêtements et la coiffer. Lorsque l'aide-soignante quitta la pièce quelques minutes plus tard, Annette pensa : quelle gentille jeune femme, dommage que je ne connaisse pas son prénom... mais quel jour sommes-nous au fait ?

*

Apolline se leva de bonne heure malgré sa nuit éprouvante. Elle descendit dans la cuisine pour prendre son petit-déjeuner. Par la fenêtre, elle vit les rosiers de sa mère en bourgeons, signe qu'il faisait bien trop chaud pour un mois de décembre. Elle aperçut même une rose rouge qui s'était épanouie au bout d'une tige. Elle était un peu déçue qu'il ne neige pas cette année, que la nature n'ait pas repris ses droits en cette fin d'année pour leur offrir un joli manteau blanc comme à son habitude. Elle aimait écouter le silence dehors, trahi seulement par quelques pépiements de moineaux, entendre ses pas crisser dans la neige, sentir ce froid perçant sur son visage alors que son manteau, ses gants et son bonnet protégeaient le reste de son corps. Apolline but son thé au lait à petites gorgées, tant il était chaud. Elle aimait être la première levée, pour profiter seule de la maison. Elle se remémora ses sensations de la nuit. Ses songes lui avaient laissé une sensation étrange dans le cœur, à la fois douce et amère, mais elle ne parvenait pas à se souvenir pourquoi. Elle finit sa tartine à la confiture de fraise – elle adorait ça, elle pouvait en manger jusqu'à cinq par pure gourmandise – débarrassa sa tasse, son assiette et ses couverts qu'elle lava ensuite. Puis elle installa le petit-déjeuner pour ses parents.

Lorsque ces derniers se levèrent, une demi-heure plus tard, Apolline était déjà remontée dans sa chambre. Elle avait choisi sa tenue avec soin, car elle souhaitait se présenter sous son meilleur jour pour aller rendre visite à sa grand-mère chérie, même si celle-ci ne la reconnaissait plus. Vêtue d'une jupe longue, d'un pull qui mettait en valeur sa silhouette, et d'un petit blazer, Apolline était ravissante. Elle jeta un dernier regard dans son miroir en pied et descendit rejoindre ses parents qui prenaient leur petit-déjeuner.

- Bonjour maman, bonjour papa ! lança-t-elle en entrant dans la cuisine d'une voix enjouée.
- Bonjour ma chérie, répondit son père immédiatement avec un franc sourire.
- Bonjour ma puce, répondit sa mère d'un ton où perçait une tristesse certaine.

Apolline fut un peu déçue que sa mère ne remarquât pas ses efforts vestimentaires. Elle s'attabla avec eux et regarda sa mère à la dérobée, alors que celle-ci avait déjà replongé son regard dans la tasse de café et semblait y noyer ses pensées profondes. Cela faisait plusieurs mois que sa mère se réfugiait quotidiennement dans une bulle inaccessible à certains moments de la journée.

La jeune fille savait que c'était lié à Annette. Elle pouvait imaginer la souffrance de sa mère, car elle-même était très affectée. En revanche, elle aurait voulu que cette dernière se relève de cette épreuve plus vite, ait davantage le courage de se battre et garde la tête haute face à cet ennemi sournois, qui lui avait enlevé sa mère un peu trop vite, un peu trop tôt, en en laissant uniquement l'enveloppe. Apolline s'était peu à peu habituée à cette mère mélancolique, sans pour autant prendre le même chemin qu'elle. En ceci, elle ressemblait plus à sa grand-mère maternelle. Elle avait un tempérament de battante, et même si son hypersensibilité lui faisait ressentir les peines, les joies, les surprises et les peurs plus intensément, elle se nourrissait de l'intensité de ses sentiments pour aller de l'avant.

Apolline alla embrasser sa mère, et lui chuchota à l'oreille :

— Tu as vu maman, la rose dans le jardin ? Elle est magnifique, comme toi.

Ces mots d'une tendresse infinie eurent l'effet escompté, celui de sortir temporairement sa mère de la torpeur, en éclairant son visage d'un faible sourire. Apolline en profita pour lui évoquer leur visite imminente à Annette.

— A quelle heure doit-on arriver au Clos des Oliviers, maman ?

— Dans un peu moins d'une demi-heure. Laisse-nous quelques minutes pour terminer notre petit-déjeuner et nous pouvons partir.

— D'accord !

Apolline disparut de la cuisine comme elle était arrivée, dans un tourbillon de bonne humeur.

Quelques instants plus tard, ses parents l'appelèrent depuis le vestibule. Elle descendit les marches de l'escalier quatre à quatre, se figea arrivée au pied de l'escalier, tâta la poche de son blazer puis repartit dans l'autre sens aussi rapidement sous l'œil étonné de sa mère et son père : elle avait failli oublier la petite boîte à musique sur sa table de chevet ! Lorsqu'elle redescendit, elle adressa un grand sourire à ses parents et leur dit innocemment qu'elle avait pris une petite surprise pour sa grand-mère, ce à quoi ses parents acquiescèrent sans chercher à en savoir plus, habitués au comportement parfois fougueux et étrange de leur fille unique.

*

Cela faisait déjà un quart d'heure que la petite famille était installée dans la chambre d'Annette, qui les reçut avec beaucoup de gentillesse et de déférence, sans pour autant les reconnaître. Adèle essaya bien d'entrer en contact physique, en tentant d'embrasser sa mère et de la serrer furtivement dans ses bras mais elle sentit la vieille dame se raidir, et n'insistât pas. Apolline constata alors à son grand désarroi que sa mère s'était à nouveau recroquevillée dans son chagrin, assise sur une chaise dans un coin de la pièce. Quant à son père, impuissant à la détresse de sa femme, et bien qu'appréciant grandement Annette, il se sentit de trop dans cette petite chambre, et décida d'aller faire un tour dehors pour laisser les trois générations de femmes se retrouver dans une intimité filiale.

Apolline avait la main plongée dans sa poche depuis son arrivée et, assise sur une chaise près du fauteuil d'Annette, elle réfléchissait. Un silence pesant régnait à présent. La mère d'Apolline regardait le sol, perdue dans de sombres pensées, et Annette regardait par la fenêtre, isolée dans un monde qui n'incluait plus les siens.

C'est ce moment-là que choisit Apolline pour s'approcher de sa grand-mère. Elle s'installa près d'elle et lui chuchota :

— Mamie, j'ai un cadeau pour toi.

La vieille dame tourna la tête vers elle et sourit à la jeune fille qui venait de lui parler. Apolline sortit la main de son blazer et dévoila la petite boîte à musique.

- Oh qu'elle est jolie ! s'exclama Annette, sans reconnaître que l'objet précieux venait de chez elle. Elle est à toi ?
- Non mamie, elle était posée sur le buffet de ton salon, et je voulais te l'apporter pour que tu puisses à nouveau en profiter.
- D'accord, tu es gentille.

C'est alors qu'Apolline ouvrit délicatement le couvercle, découvrant la petite ballerine. Après quelques secondes, le mécanisme s'enclencha. La musique classique qui accompagnait la danseuse retentit doucement dans la chambre. Apolline sourit tendrement à sa grand-mère. C'est après les quelques premières notes que se produisit ce qu'Apolline avait ardemment souhaité au fond de son cœur sans vraiment trop y croire. Une lueur s'alluma dans les yeux d'Annette. Elle les ferma aussitôt pour se concentrer sur la mélodie de la musique, balançant sa tête de gauche à droite et commença des mouvements de ballets avec ses bras. Un immense sourire étira son visage radieux, serein, illuminé.

Alors Apolline interrogea d'une voix émue :

- Mamie ?

La vieille dame rouvrit les yeux et les posa sur la jeune fille, tout en continuant ses gestes gracieux.

- Bonjour Apolline, ma petite chérie. Comment vas-tu ?

Immédiatement, la mère d'Apolline rejoignit sa mère et sa fille, ouvrant de grands yeux, ne parvenant pas vraiment à réaliser ce qui était en train de se passer.

- Maman, tu me reconnais, c'est moi, Adèle !
- Oui mon enfant, je te reconnais évidemment, lui répondit simplement Annette, qui s'était maintenant levée pour effectuer quelques petits pas de danse prudents. Je suis tellement contente de vous voir toutes les deux !

Apolline et Adèle se regardèrent, conscientes du moment magique et suspendu qu'elles étaient en train de vivre. Très vite, elles comprirent que le temps était compté. Alors elles rejoignirent Annette dans ses mouvements lents quoiqu'encore précis et gracieux, tout en lui disant continuellement leur amour éternel et leur gratitude pour tout ce qu'Annette leur avait apporté. Elles pleurèrent, elles rirent, elles s'étreignirent. Elles ne perdirent pas de temps à parler de la maladie. Cela n'aurait servi à rien. Annette était prise dans un tourbillon de sensations douces qui prit fin lorsque la musique s'arrêta.

Adèle et Apolline la firent asseoir et lui donnèrent un peu d'eau pour qu'elle se désaltère. Elles savaient. Annette était repartie. Et elle ne reviendrait plus. C'était encore douloureux mais plus doux. La cicatrice venait de se refermer, un peu.

Cette petite boîte à musique, telle une lampe de génie, avait exaucé leur vœu le plus cher. Elle restait cependant un mystère absolu. Apolline et sa mère surent qu'elle renfermait plus qu'une petite ballerine, mais un précieux secret que seul le grand-père d'Apolline pourrait peut-être leur révéler.

*

Ne restait comme souvenir à Annette qu'une minuscule boîte à musique que son père lui avait offert quand elle avait quitté la maison, tel un talisman qui devait lui porter bonheur dans sa vie parisienne et ses souhaits de gloire. Quand Annette l'ouvrait, une petite figurine aux allures de ballerine tournait sur elle-même sur un air de musique très connu, extrait du ballet Casse-Noisettes. Était-ce une coïncidence ou un heureux hasard qui avait conduit son père à choisir

ce cadeau ? Annette voulait y voir un signe, elle qui avait dansé des heures dans la troupe de ce ballet magnifique.

Cette petite boîte, elle l'avait ouverte et refermée des centaines, peut-être des milliers de fois dans l'intimité de sa chambre, depuis que sa trajectoire de vie avait été soudain bouleversée. Ne pouvant s'empêcher de laisser couler ses larmes, elle revivait en pensées et avec nostalgie son rêve évanoui. Puis un jour, lasse de ressasser le passé, elle avait pris la petite boîte et l'avait déposée négligemment sur l'imposant buffet de la salle à manger, derrière un gros vase rempli d'un joli bouquet de fleurs printanières, pour ne plus y penser.

Elle ne se doutait pas alors que cette petite boîte, dotée du pouvoir des souvenirs et de la magie des notes de musique, lui offrirait un dernier moment de grâce et d'amour.

